mémoire

Les Cahiers d'Afrique du Nord

plurielle

N°- 53 — décembre 2007. Paraît tous les trimestres.
Publication éditée par Mémoire d'Afrique du Nord.

Une histoire à garder en mémoire
Jeanine de la Hogue 1

L'Armée d'Afrique et quelques interventions hors de France...
François Meyer 3

La campagne de Crimée, 1854 - 1856
François Castanier 10

A l'Armée d'Orient
Alexandre de la Hogue 17

Les canonniers de la Marine impériale participèrent eux aussi à la guerre de Crimée. 23

Florence Nightingale au service des blessés 26

La campagne d'Italie, 1859
Avec la collaboration de François Castanier 28

L'expédition du Mexique, 1860 - 1867
Marie-Claire Micouleau 34

L'Armée d'Afrique et la contre-guérilla
Michel Sapin-Lignères 39

Les campagnes de Chine
Paul Devautour 46

Le départ des Zouaves
Pierre Loti 49

L'Armée d'Afrique aux Dardanelles, 1945 - 1916
Annie Krieger-Krynicki 54

Récits des Dardanelles
Jean Giraudoux 57

Un professeur de la faculté d'alger raconte
Jérôme Carcopino 64

Les tirailleurs sénégalais aux Dardanelles
Madeleine Stocanne 66

Bibliographie 71

Mémoire plurielle, Les Cahiers d'Afrique du Nord. N° 53 . Édité par Mémoire d'Afrique du Nord
119, rue de l'Ouest, 75014 Paris. Tél. Fax-: 01 45 42 78 75.
Directrice de la publication- : Jeanine de la Hogue,
Équipe rédactionnelle : Jeanine de la Hogue, Hélène Boutigny, Anne-Marie Briat, Odette Goinard, Annie Krieger-Krynicki, Hélène Laurent, Marie-Claire Micouleau-Sicault, Marie-Claude Putfin, Yves Richardot, Patrice Sanguy, Rémi de Vulpillières.
Trésorier : Yves Richardot.
ISSN : 1 - 284-43-221
Réalisation : Coriat - **Impression** : Promoprint
Abonnement à *Mémoire plurielle*, 20 € - **Le numéro** : 7 €
Adhésions à l'association Mémoire d'Afrique du Nord : *Membre actif* à partir de 6 €,
Membre bienfaiteur : à partir de 15 €, *Membre donateur* : à partir de 30 €
© Mémoire d'Afrique du Nord **www mémoireafriquedunord.net**

Une histoire à garder en mémoire

Jeanine de la Hogue

L'Armée d'Afrique, ainsi nommée officiellement par le roi Louis Philippe, était constituée dès le 14 juin 1830. Pourtant, elle reste assez peu connue dans certaines de ses actions.

Si l'on veut bien, par exemple, lui attribuer une certaine participation à la libération de la France en 1945, si on parle d'exploits en Italie, du débarquement de Provence, puis en Allemagne, notre mémoire collective a tendance à oublier, voire à occulter, l'importance de son action dans des conflits antérieurs.

Il nous est apparu nécessaire, en une sorte de devoir de mémoire, de rappeler que, peu de temps après leur création, ces troupes ont été amenées à intervenir hors de France, en s'illustrant et, bien souvent, en se sacrifiant.

Ces troupes, dans leur diversité, formaient une entité bien réelle. Nous avons étudié, dans ce numéro, leur action sur cinq campagnes différentes mais caractéristiques par l'idéal qui menait ces hommes.

Notre choix s'est porté sur cinq campagnes : la guerre de Crimée (1854-1856), la campagne du Mexique (1861-1867), l'expédition d'Italie (1859), celle de Chine (1900-1901) et celle des Dardanelles (1915).

Cette Armée d'Afrique qui allait se battre loin de chez elle se composait de Zouaves, de Tirailleurs, de Chasseurs d'Afrique, de Spahis, de la Légion Etrangère et de bataillons d'Infanterie Légère. A ces actions, étaient associés les unités et les services qui accompagnaient les combattants et pour les Dardanelles, l'Infanterie Coloniale.

C'est le général Meyer, vice-président de l'Association "Le Burnous", qui a accepté de présenter ce numéro un peu particulier, mais dont il connaît bien le sujet.

Sur la suggestion du chef d'escadrons Castanier président de l'Union nationale des Anciens Chasseurs d'Afrique, nous avons principalement puisé notre documentation historique dans un ouvrage, *Honneur à l'Ar-*

mée d'Afrique, publié récemment par l'association nationale «Souvenir de l'Armée d'Afrique». Nous nous sommes également appuyés sur *l'Armée d'Afrique* édité par Lavauzelle en 1977.

Madame Stocanne, présidente du Souvenirs des Dardanelles, a bien voulu nous donner de précieux conseils pour l'expédition des Dadanelles.

Nous avons formé, pour rassembler toute cette documentation, une équipe rédactionnelle, Annie Krieger-Krynicki, Marie-Claire Micouleau et moi-même.

Chaque conflit a fait l'objet d'un article historique. Puis, pour illustrer de manière plus personnelle le récit des batailles, nous avons recherché des textes, se rapportant à chaque conflit : journal, correspondances de participants, de témoins, anecdotes, donnant ainsi une approche particulière de ces expéditions.

Nous avons bien conscience que notre travail ne peut être exhaustif. Mais nous pensons qu'il est bon de rapporter ou de faire connaître certains faits qui font partie de notre histoire. Cela peut aussi permettre d'en savoir plus grâce à différentes bibliographies que nous indiquons à la fin de revue.

Voici deux journalistes, parmi les premiers correspondants de guerre, à gauche Roger Fenton, à droite M. Durand-Braeger.

L'Armée d'Afrique et quelques interventions hors de France...

François Meyer

Il fallait bien un jour mettre un terme à l'insupportable piraterie barbaresque ! et pour empêcher ce fléau de renaître, maintenir à Alger une présence française. Même restreinte, l'occupation était nécessaire. Les pressions incessantes des tribus nous conduiront ensuite plus loin, à l'évidence beaucoup plus loin. Bourmont, Clauzel... après d'autres gouverneurs, Bugeaud prendra le relais. Ce sera la conquête.

Cette épopée de sacrifices et de fidélité, ce sera celle de l'armée en Afrique, l'épopée de « l'Armée d'Afrique ». Dès 1830, son nom est officialisé par le roi Louis Philippe. Mais que d'aventures légendaires, si chères aux coeurs des guerriers des tribus. Que de récits fabuleux le soir sous les *kheimas*, et autour des feux en famille !

Une infanterie était nécessaire. Elle vint des «*Zouaoua*», hier au service des Turcs. Organisés en bataillons, ces Zouaves seront bientôt «francisés», en qualité de soldats de métier servant en Afrique, tandis qu'on mettra sur pied des unités auxiliaires de kabyles, de kouloughlis ou d'arabes. Dix ans plus tard, elles formeront les bataillons de Tirailleurs.

Pour combattre les incursions des tribus, Yusuf et Marey-Monge rassemblent alors les anciens cavaliers du dey et créent des escadrons indigènes. Quatre ans plus tard naît le corps des Spahis réguliers. Tandis qu'à partir de nos cavaliers de la prise d'Alger, on forme au plus tôt des régiments de Chasseurs d'Afrique qui, avec les Spahis, seront les cavaliers de la prise de la Smala ou de la bataille d'Isly.

Enfin, héritiers des régiments étrangers qui, autrefois, servaient la France, les Légionnaires, corps sans équivalent, vont être aussi intimement mêlés au destin de l'Armée d'Afrique. Ils sont de toutes les colonnes, et si la guerre vient à chômer, ils se transforment en bâtisseurs !

Un grenadier

Quant à l'infanterie légère, celle issue des disciplinaires, elle est à ce point solide au combat. que son 1er bataillon garde un drapeau en privilège, celui, criblé de balles, du fort de Mazagran !

Avec la prise de Laghouat, cependant, les opérations dites de la conquête vont dès 1852 sembler peu à

peu toucher à leur fin. L'Armée d'Afrique est alors parfaitement instruite, aguerrie. disponible... Sa brillante histoire va-t-elle s'arrêter là ?

Ailleurs, en Europe, d'importants conflits menacent. En particulier avec la formation des nationalismes. Pour Napoléon III, certes, «l'Empire, c'est la paix». Mais il n'en a pas moins le sens de la grandeur de la France. Il n'oublie pas la honte des traités de 1815. L'armée du Second Empire, si brillante dans les parades, est-elle pourtant au niveau de ses aspirations ? A mesure que dans le pays, le goût du bien-être augmente, l'esprit général se fait indifférent à l'armée. Le remplacement amène au service militaire des éléments médiocres, et le nombre des volontaires est insuffisant. On comprend alors pourquoi il sera volontiers fait appel aux régiments de l'Armée d'Afrique. La Crimée réclamera des troupes.

En 1854, l'ambition russe se manifestait vivement en mer Noire et tout autant dans les Balkans. Devant le délabrement de l'Empire ottoman, Nicolas 1er songeait même au démembrement. Il envahit les Principautés rsoumaines. Les Turcs aussitôt lui déclarent la guerre, mais à Sinope, la marine du Tsar anéantit leur flotte. Anglais et Français, soucieux de leurs influences respectives, la liberté dans les Détroits et la protection des Chrétiens, conseillent alors au Sultan de résister. Napoléon III croit bon d'écrire à Nicolas qui lui répond tout net : « La Russie saura montrer en 1854 ce qu'elle fut en 1812 !» Anglais et Français envoient alors leurs escadres, c'est la guerre.

Les Forces anglaises, françaises et turques, près de 60 000 hommes, débarquent d'abord au nord des détroits, à Gallipoli, pour venir en aide au général Omer Pacha. On se dirige alors sur Varna. Lord Raglan, courtois et bon cavalier, commande en chef, et les Français sont aux ordres du maréchal de Saint Arnaud, un entraîneur d'hommes hors pair. Mais le choléra fait d'épouvantables ravages, et bientôt, les Russes évacuent eux-mêmes les Principautés.

Les Alliés aussitôt se concertent... Ils choisissent de s'emparer de l'arsenal et du port de Sébastopol, en Crimée, et de donner ainsi un coup d'arrêt à l'expansion russe vers les Détroits. Mais il va falloir renforcer les armées. On réunit 130 000 hommes, dont 80 000 Français. Toutefois, le siège dure un an. Sébastopol est très fortifié, et des navires sont coulés à l'entrée du port. On entretient, on renouvelle les effectifs. Au total, on dit que 309 000 Français seront envoyés en Crimée : 20 000 trouveront la mort au combat, mais les maladies, le choléra ou le typhus, en emporteront plus de quatre fois plus... Les Anglais, lors de l'assaut final, ne seront plus que 12 000, un renfort de

15 000 Sardes viendra même combattre à Traktir.

Chaque fois que la situation se fait délicate, c'est vers l'Armée d'Afrique que l'on va se tourner. Elle représente maintenant le tiers des effectifs français. Trois régiments de Zouaves, autant de Chasseurs d'Afrique et de Légionnaires, un régiment de «turcos» volontaires (les Tirailleurs) et plusieurs escadrons de Spahis. Braves au feu, tous multiplieront les actions d'éclat.

On débarque à cinquante kilomètres au nord de Sébastopol, à Eupatoria, puis les Alliés s'ouvrent le chemin en forçant le passage de l'Alma. Les Zouaves de Bosquet prennent d'assaut les positions russes. Leur allant est impressionnant. «Ce sont les meilleurs soldats du monde ! Ils se sont fait admirer des deux armées « écrit Saint Arnaud à l'Empereur. Malheureusement, sept jours plus tard, le maréchal, lui aussi, meurt du choléra ! Canrobert, puis Pélissier, recevront alors le commandement des Français.

Et commence le siège... Interminable ! A trois reprises, les Russes tentent sans succès de secourir Sébastopol. A Balaklava le 25 octobre 1854, où les chasseurs d'Afrique sauvent de la débâcle la cavalerie légère de Lord Cardigan. Sur les hauteurs d'Inkermann, le 5 novembre suivant, où les Légionnaires et les Zouaves feront échouer l'attaque russe sur le camp anglais. A Traktir, enfin, le 16 août 1855, où Légionnaires et Zouaves contribueront à repousser une armée de secours de 60 000 Russes.

Musicien

Déjà le 8 juin, les positions russes avaient été malmenées. Après la prise du Mamelon-Vert par le 3e Zouaves en particulier. Le 8 septembre, un nouvel assaut est lancé sur le fort de Malakoff. Le 3ème Zouaves et le 1er Tirailleurs pénètrent enfin dans l'ouvrage... Ce succès entraîne le lendemain la chute de Sébastopol. «J'y suis, j'y reste !» avait proclamé Mac-Mahon - on s'en souvient - sur la tour de Malakoff. On la disait minée. C'est Pélissier qui sera fait Duc de Malakoff, et Lord Raglan ne verra pas la victoire. Le 28 juin, lui aussi meurt du choléra.

Le congrès qui suivra se réunira à Paris en 1856. Il consacrait la réalité de l'influence de la France et de l'Angleterre en Orient. Quarante ans après Waterloo, la France retrouvait ainsi une position éminente. Le 16 mars 1856, les discussions furent interrompues. On célébrait la naissance du Prince Impérial !

La campagne d'Italie sera beaucoup plus courte, du 26 avril au 24 juin 1859. Elle ne durera que deux mois. Le royaume de Piémont-Sardaigne cherchait à réaliser sous son sceptre l'unité italienne. Il se trouvait alors naturellement en lutte avec l'Autriche. Les hostilités avaient même commencé. Napoléon III voulait favoriser l'unité de l'Italie, et il avait promis son aide à Victor Emmanuel II. Il fallait arracher à Vienne les provinces de Lombardie et de Vénétie.

Cinq corps d'armée furent organisés dans une certaine précipitation et envoyés sur Alexandrie, au nord de Gênes, et sur Turin. Naturellement on fit appel à l'Armée d'Afrique. Elle déploie quatre régiments de Zouaves, trois de Chasseurs d'Afrique, deux de Légion étrangère et un de Tirailleurs.

Le premier engagement a lieu à Montebello, le 20 mai 1859. C'est un succès, et l'occasion pour le 1er régiment de chasseurs d'Afrique de charger et de se distinguer. C'est ensuite le 31 mai, la victoire de Palestro. Le 3ème Zouaves contre attaque de flanc une brigade autrichienne. Elle reflue en désordre en laissant 500 prisonniers ainsi que 7 canons.

Le 3 juin, combat surprise à Turbigo. Le 1er Tirailleurs charge à la baïonnette et met l'adversaire en déroute. Le lendemain, 4 juin, c'est Magenta. La situation sera par moments critique et la victoire, due surtout à la qualité du soldat. Les Tirailleurs, encore, se distinguent à Cuggiono. Les Zouaves de la Garde prennent les ponts du canal parallèle au Tessin. Les Légionnaires, surtout, et le 2e Zouaves, s'emparent de Magenta. En un combat furieux ! MacMahon sera fait duc de Magenta. Les troupes de Victor Emmanuel n'auront pas combattu.

A Milan, pour le défilé du 7 juin, la Légion et le 2e Zouaves marcheront en tête. Ils sont frénétiquement applaudis. Le lendemain, Victor Emmanuel et Napoléon III entrent alors en vainqueurs. Le même jour, au cours de la poursuite, le 1er Zouaves s'empare de Melegnano, «Marignan», défendu par une brigade autrichienne. 655 Zouaves trouvent malheureusement la mort ou sont blessés, dont 33 officiers. Le colonel d'Yvoy, leur chef, est tué.

Les Autrichiens retraitent alors vers la Vénétie jusqu'au 23 juin. Le lendemain, l'Empereur François-Joseph fait front avec 165 000 hommes. Les Franco-Sardes sont 135 000. C'est la bataille de Solferino, un des combats les plus sanglants de l'Histoire. Le choc principal aura lieu au centre. Le 1er Zouaves donne sept fois l'assaut au cimetière. Dont six fois sans artillerie. Il laisse 526 morts et blessés. Les trois régiments de Chasseurs d'Afrique chargent la cavalerie autrichienne et la poursuivent jusqu'à Guidizzolo. Le 1er Tirailleurs s'empare de Montana. Un orage effroyable éclate le soir, et l'Empereur sera très impressionné par l'ampleur de la tuerie. Les Autrichiens

se replieront sans être poursuivis.

Napoléon III et François Joseph tombent d'accord pour faire la paix. L'Autriche nous cède la Lombardie - nous la donnons à Victor Emmanuel - mais elle garde la Vénétie. Cela ne fait pas l'affaire du ministre Cavour. Garibaldi va entrer en scène, mais le royaume d'Italie ne sera proclamé qu'en 1861.

Le 15 août 1859, l'armée d'Afrique aura superbement défilé à Paris. L'aigle du 2e Zouaves, décorée de la Légion d'honneur, et les deux premiers bataillons qui ont enlevé un drapeau à l'ennemi, défilent en tête avec les Zouaves de la Garde.

Officier d'infanterie

L'expédition du Mexique ne sera pas particulièrement heureuse. Six années de combats, 30000 hommes, 7000 morts, avant le rapatriement du corps expéditionnaire. Un désaccord financier, une créance suspendue par le dictateur Juarez, avait réuni la France, l'Angleterre et l'Espagne dans une intervention commune. Cependant la France, bientôt, se retrouvera seule. Napoléon poursuivit néanmoins l'expédition. Il souhaitait, dit-on, remplacer Juarez par Maximilien d'Autriche, frère de François-Joseph, et affaiblir ainsi l'influence des Etats-Unis en Amérique Latine.

Les 3000 Français débarqués à Vera-Cruz en janvier 1862 devront alors être renforcés. Et ils le seront à plusieurs reprises. On fera largement appel à l'Armée d'Afrique. Trois régiments de Zouaves, six escadrons de Chasseurs d'Afrique, deux régiments de marche de Légionnaires et de Tirailleurs...

On connaît la résistance héroïque des soixante légionnaires du capitaine Danjou le 30 avril 1863, assaillis par deux mille Mexicains, et retranchés dans l'hacienda de Camerone.[1]

Six jours plus tard, près de San Paolo del Monte, les chasseurs d'Afrique chargent un millier de Mexicains, le chasseur Bordes s'empare même d'un étendard.

Le 8 mai, c'est encore un dur combat à San Lorenzo. Le tirailleur Khalil ben Ali, du 2e RT, prend un drapeau tandis qu'au 3e Tirailleurs, on s'empare de deux autres.

Mexico tombe alors le 7 juin 1863, et en 1864, Maximilien est proclamé Empereur. Il y aura encore d'autres affaires. Comme ce 21 septembre 1864, où 530 Zouaves du 2e régiment et 80 Mexicains mettront en fuite 4.000 partisans de Juarez, et leur enlèveront vingt canons...

Mais la résistance des Mexicains se

1.Voir le détail de la bataille p.36 - 37.

transforme peu à peu en une guérilla sans fin. Napoléon III décide l'évacuation. Le départ sera terminé en 1867. Un dénouement peu honorable. La même année, l'Empereur Maximilien sera pris et fusillé.

Plus tard, bien plus tard, la France fera naturellement appel à l'Armée d'Afrique, notamment lorsque le territoire national sera directement menacé, en 1870 ou en 1914. Mais dans le cadre des opérations menées «à l'extérieur», une intervention particulièrement importante mérite d'être évoquée, c'est celle qui va se dérouler dans les Dardanelles.

Au début de 1915, c'est l'enlisement sur le front français. En Méditerranée orientale, les Turcs viennent de proclamer l'état de guerre. Ils empêchent toutes liaisons entre les forces navales anglo-françaises, et russes. Les détroits sont minés.

Sous impulsion britannique, les Etats-Majors adoptent alors un plan d'intervention qui vise à forcer le passage des Dardanelles. 150 000 hommes seront engagés, sous le commandement du général anglais Hamilton, dont 30.000 Français aux ordres du général d'Amade. La division française de débarquement comporte un régiment d'infanterie, un régiment colonial, et un, puis deux régiments de marche de l'Armée d'Afrique, chacun formé d'un bataillon de Légion et quatre bataillons de Zouaves.

Le 18 mars, les Forces Alliées pénètrent dans les détroits, mais elles se heurtent aux mines et aux coups de l'artillerie lourde des forts turcs. En quelques heures, les flottes perdent le tiers de leurs bâtiments.

Les forces terrestres débarquent alors le 25 avril sur la presqu'île de Gallipoli. Une diversion est tentée sans succès en Turquie d'Asie. Les Turcs se défendent farouchement. Le régiment de marche colonial perd le tiers de ses effectifs.

La tête de pont sur la presqu'île de Gallipoli avance de quelques kilomètres seulement, et au prix de très lourdes pertes. Attaques et contre-attaques furieuses se succèdent au son du clairon. Pendant tout l'été, les régiments de Zouaves résistent au corps à corps à la baïonnette. Prodiges d'héroïsme.

En octobre 1915, il faut aller recueillir l'armée serbe, contrainte à la retraite par l'entrée en guerre des Bulgares. Les divisions française et anglaise sont alors reprises et transportées sur Salonique. La tentative en direction de Constantinople est abandonnée.

1916 verra le renforcement du corps expéditionnaire, qui devient l'Armée d'Orient. Les Zouaves et les Légionnaires occupent et fortifient Florina et Monastir. En 1918, le général Franchet d'Esperey prend le commandement de cette armée d'Orient. Elle comprend alors, avec les forces françaises, deux armées serbes, une

armée anglaise et une armée hellène. Les opérations se déclenchent le 14 septembre. On se souvient du raid brillant de la brigade Jouinot-Gambetta qui s'empare d'Uskub.

Le 29 septembre 1918, la XIe armée allemande capitule, livrant 72 000 prisonniers. Ce sera bientôt l'armistice bulgare, prélude à l'armistice général du 11 novembre. L'infructueuse opération des Dardanelles n'est plus qu'un souvenir.

Enfin, il faut aussi relever combien les troupes de l'Armée d'Afrique vont se distinguer au cours de l'édification de notre Empire colonial ; elles seront d'ailleurs souvent engagées aux côtés des troupes de Marine, de «l'Armée coloniale».

Sans vouloir ici les évoquer toutes, on rappellera par exemple la campagne du Tonkin en 1885, les interventions avec le commandant Rivière, l'occupation de Hué, la prise de Son-Tay et de Bac-Ninh, le siège de Tuyen-Quang, ou l'affaire de Langson, etc.... Trois régiments de Zouaves, deux de Légion et de Tirailleurs, sont venus d'Algérie, ainsi que des Spahis et des Chasseurs d'Afrique.

Au Soudan, en 1892, lors des combats contre les sultans Ahmadou et Samory, puis au Dahomey, à la prise de Kano en 1898, ou avec la colonne du colonel Dodds, les détachements d'escorte feront toujours appel aux Légionnaires, aux Tirailleurs ou aux Spahis.

Au Méxique

Participeront aussi en 1895 à la campagne de Madagascar, avec le général Duchêne, trois régiments de Spahis, de Tirailleurs et de Chasseurs d'Afrique.

Le commandant Lamy, qui trouvera la mort avec son adversaire, Rabah, lors du combat de Kousseri le 22 avril 1900, se trouvait alors en mission avec l'explorateur Fourreau, et il était escorté de Tirailleurs de son régiment, le 1er Algériens.

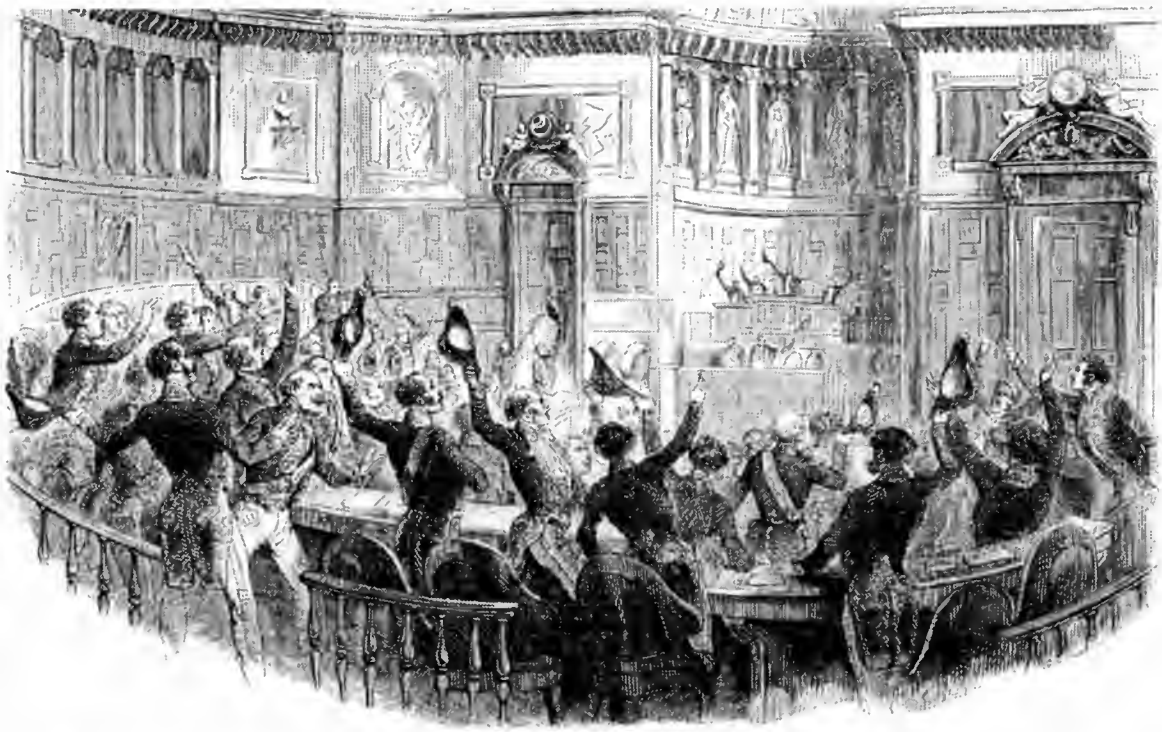
Les colonnes qui interviendront lors de l'occupation des oasis sahariennes seront souvent constituées autour de Tirailleurs et de Spahis. Les unités spécialisées de méharistes seront créées ensuite.

Mais on rencontrera encore longtemps des Tirailleurs et des Spahis dans les confins sahariens, notamment en Sud-Oranais, avant de les retrouver avec les Légionnaires, dans les colonnes qui interviendront au Maroc. ■

La campagne de Crimée (1854 - 1856)

François Castanier

Pour la première fois depuis sa création, l'Armée d'Afrique va participer à un conflit de type européen. Sur les 80000 hommes que comptera, au début de cette campagne, l'Armée Française d'Orient au sein des forces alliées, 18000 d'entre eux appartiendront à l'Armée d'Afrique, à savoir : quatre régiments de Zouaves, un régiment de Tirailleurs (les turcos), quatre régiments de Chasseurs d'Afrique, trois régiments de Légion et plusieurs bataillons d'Infanterie Légère d'Afrique. Mais s'ils ne représentaient qu'un quart à un cinquième des forces françaises, ils se montreront le fer de lance des forces alliées en maintes occasions.



Au Sénat, le ministre d'État annonce l'état de guerre avec la Russie, le 27 mars 1854.

Il sera décidé, les Russes ayant reflué au nord du Danube, de se porter en Crimée pour s'emparer de Sébastopol, le grand port russe sur la mer Noire, afin de donner un coup d'arrêt aux velléités d'expansion slave.

Bien que les Russes aient évacué les provinces moldo-valaques, le maréchal de Saint-Arnaud avait décidé cette opération « pour voir si les Russes y étaient encore et pour faire faire de l'exercice aux soldats ». Les résultats furent désastreux et la troupe qui en souffrit le plus fut la 1ère division du

La bataille d'Inkermann, d'après le dessin du Dr Quesloy..

général Canrobert. Se déplaçant par une température éprouvante (on était en juillet) dans un pays sans arbres et sans ressources, où on ne trouvait que de l'eau croupissante et salée, les ravages de la maladie furent tels que le 1er Zouaves, bien qu'ayant fait une partie du trajet par mer, perdit à cause de la maladie plus du tiers de ses effectifs et la colonne dut rebrousser chemin.

Autre drame encore à Varna : un gigantesque incendie ravagea le dépôt où se trouvaient les approvisionnements de toute nature de l'Armée et pendant un certain temps, il fallut se rationner dans tous les domaines. Ainsi, l'affaire paraissait mal engagée et la poursuite des Russes au-delà de la Dobroudja, une impossibilité si ce n'est un piège. Aussi le maréchal de Saint-Arnaud et Lord Raglan proposèrent à leurs gouvernements de se porter sur Sébastopol, le grand port militaire sur la mer Noire, dont la chute marquerait un sérieux coup d'arrêt à l'expansion russe.

Une première rencontre va opposer les Alliés aux Russes sur la rivière de l'Alma, située à une vingtaine de kilomètres de Sébastopol. L'allant des Zouaves, prenant d'assaut les positions ennemies installées sur les hauteurs sud de la rivière, fera merveille et va asseoir solidement leur réputation de combattants. Après cette victoire, remportée par les Alliés, commencera alors le siège de Sébastopol qui va durer un an, de septembre 1854 à septembre 1855.

Il faut ajouter que ce siège de Sébastopol fut un des plus curieux que l'Histoire ait connus : la ville, en effet, était assiégée par le sud. Mais, par la partie nord de son port, dont l'entrée avait été barrée en coulant de vieux bateaux, elle pouvait communiquer librement avec le reste de la

En reconnaissance.

Crimée. Bien plus, à l'est de la ville, vers Inkermann, elle pouvait encore, au début, recevoir des renforts. Tout ceci explique que les Russes aient pu tenir si longtemps et si bien et notamment que la première attaque alliée ait été un échec.

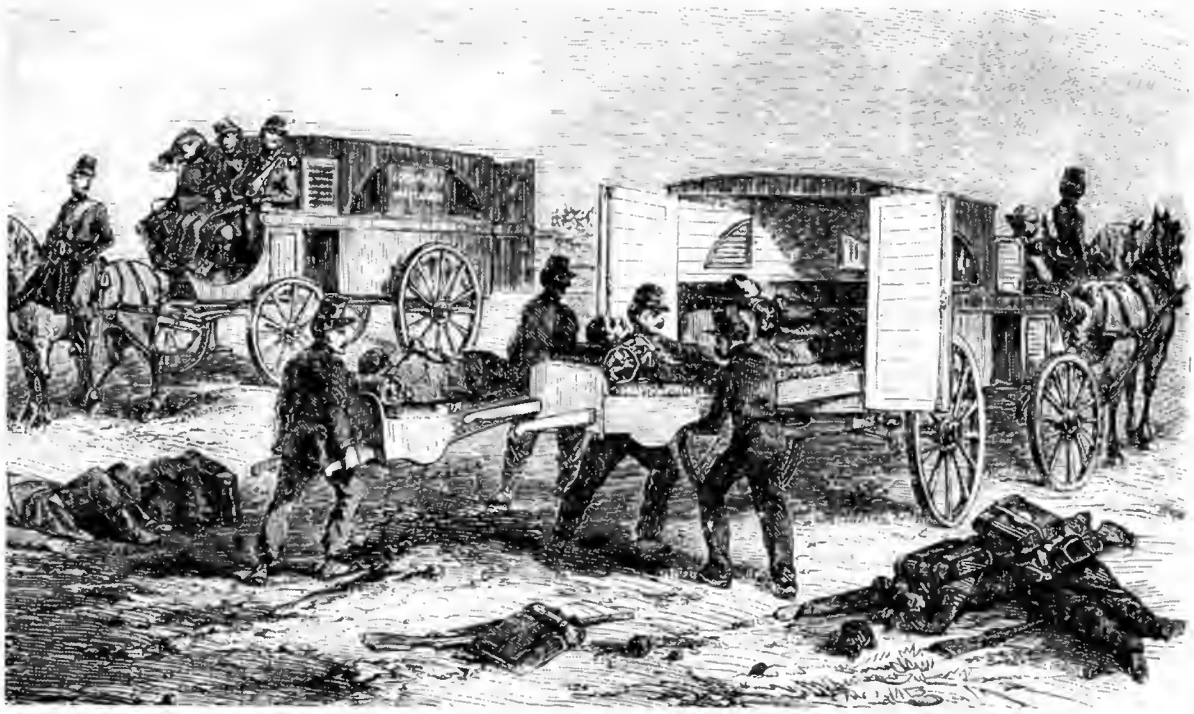
C'est alors que l'hiver, un hiver russe, vint s'abattre sur la Crimée, pourtant située à la latitude de Bordeaux. Sa première manifestation fut la tempête du 14 novembre qui éprouva aussi fortement les assiégés que les assiégeants et maltraita la Marine au point que plusieurs bateaux furent coulés. Des transports anglais, chargés de vêtements, furent brisés sur des rochers. Un des premiers résultats de cet ouragan fut que nombre de bâtiments s'éloignèrent de la Crimée pour tout l'hiver.

Ainsi se terminait la première phase des opérations : les Alliés n'avaient pas pu prendre pied dans la forteresse, les Russes n'avaient pas pu enlever la ligne de résistance extérieure des Alliés. Il fallait donc, dès lors, s'attendre à un siège de longue durée.

En décembre, les pluies, puis les grands froids tirent leur apparition. Tantôt une boue épaisse remplissait les tranchées aussi bien que les chemins qui y conduisaient. Tantôt un froid glacial, accompagné de vents sibériens, gelait tous ces pauvres soldats qui depuis longtemps avaient coupé tous les arbres et arbustes qui se dressaient sur le plateau de Chersonèse.

C'est dans cette situation assez inconfortable que se déroula la plus grande partie du siège de Sébastopol dont les seules péripéties étaient la garde dans les tranchées, à peu près une nuit sur trois, ou des patrouilles dans le « no-man's land », assorties de coups de main sur les « logements russes » (petits ouvrages de terre rapidement édifiés) ou d'embuscades de plus ou moins longue durée. Parfois, mais plus rarement, et dans ce cas, à peu près uniquement de nuit, une opéra-

Un blessé russe secouru par les Français.



Une ambulance au cours de la bataille.

tion plus importante mettant en jeu un régiment ou une brigade, cherchait à enlever un important ouvrage ennemi.

Malheureusement, le plus souvent c'était un échec sanglant et il fallait le lendemain obtenir un armistice auprès des Russes. Un parlementaire muni du drapeau blanc demandait un « cessez-le-feu » pour tel endroit, à telle heure et pour telle durée. S'il est accepté, à l'heure dite, un clairon sonne « le cessez-le-feu », puis, des deux côtés, le drapeau blanc se déploie. Des officiers et des soldats sans armes s'approchent de l'emplacement où gisent les morts. A vingt ou trente pas, les officiers se saluent. Aussitôt, commence le triage des corps, où chaque régiment se fait un point d'honneur de ramasser les siens, de creuser une fosse, de les y descendre, et après une bénédiction de l'aumônier, de les recouvrir de terre. Ensuite, le drapeau parlementaire disparaît et chacun s'en retourne aux bastions, aux tranchées, aux embuscades.

Malgré la très réelle misère de la troupe au cours de ce long hiver, tous ne recherchaient pas uniquement à améliorer leur sort par des moyens plus ou moins réguliers. Pour lutter contre ce qu'on a appelé le mal des tranchées, les Zouaves, notamment, montèrent un théâtre et y donnèrent de nombreuses représentations.

Dorénavant « l'armée de secours russe », physiquement diminuée, moralement abattue, ne représentait plus aucun danger véritable pour les Alliés qui n'avaient, de ce fait, qu'à concentrer leurs efforts sur Sébastopol. Dès le 17 août, un bombardement intense fut appliqué sur les bastions,

redoutes et ouvrages qui entouraient la ville, et notamment sur Malakoff, qui paraissait de plus en plus comme la clé de la décision. Le 1er septembre, les tranchées d'investissement s'en approchaient à 25 mètres seulement. Trois jours après, il était décidé que l'assaut aurait lieu le 8 septembre.

Le général Pélissier souhaita que les trois Armées, française, anglaise et sarde participent à l'assaut qui serait général. Contre les 50 000 Russes qui défendaient Sébastopol, il ne fallait pas moins de 60 000 combattants de première ligne. Le 1er corps français et les Sardes à gauche, eurent pour objectif le Bastion Central. Au milieu, les Anglais devaient s'emparer du Grand Redan. A droite, le 2e corps français, de Malakoff et du Petit Redan. Plus précisément, dans ce corps, commandé par le général Bosquet à gauche, la 1ère division, aux ordres du général de Mac Mahon.

Etant donné l'importance de Malakoff, ce fut tout à l'honneur de l'Armée d'Afrique que sur les sept régiments qui devaient s'en emparer, quatre lui appartenaient : trois de Zouaves, un de Tirailleurs. Le 8, comme prévu, l'assaut eut lieu sur Malakoff, avec succès mais ce n'était qu'une immense ruine remplie de morts et de blessés et l'on pouvait craindre que les Russes ne les fassent sauter à tout moment. Le général Pélissier, lui, était confiant et avait donné l'ordre d'arrêter partout les opérations. Le général de Mac Mahon ayant renvoyé les troupes à l'arrière, resta sur le terrain et il eut ce mot qui est devenu célèbre : "j'y suis, j'y reste".

Malgré les tentatives d'une armée russe de secours, repoussée par les Alliés

Du tabac est distribué à l'armée de Crimée.

Des Zouaves au siège de Sébastopol 1855, gravure d'après Pills.

à l'est de la rivière Tchernaïa, au cours des batailles successives de Balaklava (25 octobre 1854), d'Inkermann (5 novembre 1854) et de Tratkir (16 août 1855), la prise de la tour de Malakoff (8 septembre 1855) entraînera la chute de Sébastopol (9 septembre 1855).

Les pertes seront sévères, davantage par maladie (choléra, typhus et scorbut), ce qui exigera d'importants renforcements d'effectifs. Sur 309000 Français envoyés en Crimée, il y aura 95000 morts dont seulement 20 000 au combat, le reste par maladie. Tout au long du siège, l'Armée d'Afrique multipliera les actions d'éclat et remportera de nombreux succès. Ce sera notamment le cas, outre celui des Zouaves à la bataille de l'Alma, celui des Chasseurs d'Afrique à Balaklava où ils sauveront de la débâcle la cavalerie de lord Cardigan, mal engagée, et celui des Zouaves et des Tirailleurs lors de la prise de Malakoff. Toutes les fois qu'un ouvrage important devait être conquis ou toutes les fois qu'une situation critique se présentait, ce sera à des unités de l'Armée d'Afrique que l'on fera appel pour forcer la victoire ou enrayer la défaite. ■

Parmi toutes les histoires qui ont été racontées, il en est une qui mérite d'être citée. C'est l'affaire du bouc du 23e régiment de fusiliers gallois, réalisée par un légionnaire. Ce bouc, mascotte du régiment, avait une toison des plus abondantes, était l'objet de soins spéciaux (une cabane particulière lui était affectée) et il avait son propre cornac. Comme un régiment de Légion stationnait à proximité, un Légionnaire, qui avait froid, résolut de s'emparer de cette magnifique toison pour s'en faire une houppelande. Pour cela, dans un premier temps, il gagne la confiance du cornac, grâce à du « frenchmilk » - on appelait ainsi tous les cognac, brandy, et tord-boyaux de l'armée française -. Puis un soir où il l'avait particulièrement bien soigné, il pénètre sans difficulté dans la cabane, empoisonne le bouc avec un clystère à l'acide et s'en retourne tranquillement chez lui. Le lendemain, des obsèques grandioses sont faites au bouc et le soir même, comme il faisait très mauvais temps, le légionnaire et un de ses camarades vont le déterrer. Les jours suivants, ils tannent sa peau. Par la suite, le Légionnaire arbora une magnifique houppelande, mais tant que son régiment fut près des Anglais, il la porta le poil à l'intérieur.

La bataille de l'Alma

Le 20 septembre au matin, les Russes, confiants dans la valeur de leurs positions, avaient réparti leurs troupes sur une dizaine de kilomètres, marquant un léger effort sur leur droite, sans doute pour éviter d'être poussés à la mer. Les Alliés, au lieu de rechercher cet enveloppement qui aurait jeté les Russes sur les canons de la marine, se contentèrent d'une attaque frontale avec enveloppement par les deux ailes.

L'affaire, lancée de bonne heure le matin, fut retardée de plusieurs heures, parce que les Anglais n'étaient pas prêts. C'est seulement vers 11 heures du matin que les Français des trois divisions, Bosquet à droite, Canrobert au centre et le prince Napoléon à gauche, se portèrent en avant, la 4e division (Forey) étant en réserve.

Dès lors et en quelques heures, les troupes françaises, entraînées par les unités de l'Armée d'Afrique décidèrent de la victoire. A droite, le 3e Zouaves, franchissant à gué la rivière de l'Alma vers midi, se jeta sans désemparer sur les pentes du plateau de l'Aklèse. Furetant le long des escarpements qui se dressaient devant eux, utilisant des sentiers de chèvre, s'accrochant aux saillies de rochers, grimpant au plus court, et en fait, progressant comme ils l'avaient fait tant de fois en Algérie, ils arrivèrent très rapidement au sommet du plateau où ils surprirent d'autant plus les Russes que leurs fusils rayés « faisaient merveille », aussi bien sur l'infanterie que sur l'artillerie.

Pendant ce temps, les Tirailleurs algériens recevaient leur baptême du feu de l'artillerie. Ils marquèrent un moment d'hésitation, lorsqu'ils entendirent siffler les premiers projectiles, mais ils repartirent courageusement en avant lorsque le général Bosquet leur eût dit : « Est-ce que les balles frappent moins que les boulets ? »

Pour les Français, c'était une immense victoire. Les Russes avaient été battus ; du coup, tous les mauvais souvenirs de la campagne de 1812, qui avait marqué les débuts de la chute de l'Empire, étaient pratiquement effacés. La France reprenait sa place de grande puissance militaire et dans cette affaire, l'Armée d'Afrique avait tenu une place plus qu'honorable.

A l'Armée d'Orient

Alexandre de la Hogue

Le sous-lieutenant Alexandre de la Hogue a participé à toute la campagne de Crimée et, grâce à toutes les notes qu'il avait prises au long de ces deux ans, il a rédigé son journal. Nous en avons extrait quelques passages qui donnent une réalité étonnante à cette expédition de campagne, à la fois par la simplicité du récit et la force des faits racontés.

Le 10 juin 1854, le 2e Régiment de la Légion Etrangère, en garnison à Batna (province de Constantine) reçut l'ordre de former un bataillon de guerre.

Le 16 juin, le 1er bataillon où je suis sous-lieutenant de voltigeurs, quitte Lambèse, arrive à Batna le même jour et y campe à côté du 2e bataillon.

Tout est prêt : les cadres sont au complet. Et les deux bataillons ayant à leur tête le colonel Desvaux, commandant la subdivision, escorté d'un grand nombre d'officiers et d'habitants, quittent Batna.

Le 25, le régiment quitte Constantine, campe le même jour à Condé-Smendou, le 26 à El-Arrouch, le 27 à Philippeville et s'embarque le 29 au matin sur les frégates à vapeur, le Labrador et l'Albatros.

La veille, les magasins, les chevaux, etc. avaient été dirigés sur Stora, point d'embarquement, sous les ordres du sous-lieutenant de la Hogue, commandant une section du 1er Voltigeurs.

Le 2 juillet 1854, le régiment prend la mer, touche à Smyrne, traverse les Cyclades, entre dans les Dardanelles, et va prendre terre le 9, dans l'après-midi, à Gallipoli.

Le choléra sévit gaillardement et nous tue quantité de soldats. Il nous enlève successivement les généraux Ney d'Elchingen, Carbuccia, le lieutenant-colonel Sarrauton. Cependant, le 2e régiment de la Légion est moins éprouvé que les corps campés sous Gallipoli.

Les troupes s'embarquent le 21 août sur la frégate à vapeur l'Albatros, débouchent le lendemain dans la mer de Marmara, longent Constantinople, traversent Kudékari, Thérapie, la rade

Armée d'Orient.

Le 10 Juin 1854 le 2e Régiment de la Légion Etrangère, en garnison à Batna (province de Constantine) reçut l'ordre de former deux bataillons de guerre.

Le 16 juin, je 1er Bon où je suis sous Lieutenant de Voltigeur, quitte Lambèse, arrive à Batna le même jour et y campe à Coté du 2e Bataillon. Tout est Prêt : les Cadres sont au Complet, et les deux bataillons ayant à leur tête le Colonel Desvaux commandant la subdivision se sont vidés d'un grand nombre d'officiers et d'habitants quittant Batna.

Alexandre de la Hogue vingt ans plus tard, après l'Italie et le Mexique...et Sedan !

de Beïkos, entrent dans la Mer Noire et arrivent le 24 au soir, dans le port de Varna (Bulgarie) où elles sont mises à terre.

Varna, place-forte au débouché des Balkans, vient d'être incendiée, dit-on, par la malveillance des Grecs. Nous avons failli y perdre une partie de nos approvisionnements et toutes nos munitions et c'est en trouvant des ruines, de la fumée, de l'incendie que nous traversons de nuit cette ville en bois.

A 10 h du soir, nous campons en dehors des fortifications d'où nous entendons les garde-à-vous des sentinelles turques. Aussi, Varna ne me laisse-t-il qu'un vague souvenir de désolation, triste suite de ceux de Gallipoli.

La peste, l'incendie, les privations, tels ont été les débuts terribles de cette armée d'Orient.

On savait maintenant qu'on allait tenter un débarquement en Crimée et chacun était heureux de voir bientôt des Russes.

Le temps était splendide, la mer très calme, et le dieu des armées semblait nous promettre enfin la fin de nos maladies, le succès de nos opérations et la gloire de la patrie.

Cette terre, que nous aperçûmes au lever du soleil, était plate, basse, sablonneuse et c'est à peine si s'en détachaient les quelques constructions d'Eupatoria qui semblaient émerger du fond de la mer.

C'est la Crimée !

Dès que nous fûmes à terre, tous les Africains s'écrièrent : c'est l'Algérie ! En effet, la Crimée, par sa flore, sa végétation et leurs émanations, nous rappelèrent notre colonie africaine. Même ciel, même transparence d'atmosphère, mêmes horizons sous un ciel d'azur.

Hélas les hyvers (sic) de 1854 et 1855, ne tardèrent pas à nous priver de nos illusions, et à nous affirmer que les hyvers étaient à la russe.

On apercevait distinctement les bivouacs de l'armée russe établis sur les versants nord de l'Alma. Nous allons donc en découdre bientôt...

Dans l'après-midi, l'ennemi essaie de surprendre quelques grand-gardes. Une brigade prend les armes, l'artillerie s'avance et «échange» quelques coups de canons. Quelques Russes restent sur le carreau.

De notre côté, le lieutenant-colonel de Lagondie, trompé par sa myopie, tombe dans un parti russe et est fait prisonnier.

Enfin ! Nous avons vu l'ennemi, la partie est engagée. En ce moment, le général en chef arrive au petit galop, passe dans nos rangs et harangue les régiments. Arrivé à hauteur du bataillon d'élite, il salue et prononce d'une voix vibrante mais émue, ces mots : «Soldats de la Légion Etrangère, j'ai été des vôtres, je vous connais tous, et je sais que je puis compter sur vos courages. Vous avez souffert, vous avez eu soif. Aujourd'hui, voici l'ennemi. Allez, enfants, en avant ! Faites votre devoir, la France, votre patrie d'adoption, l'empereur, vous regardent. En avant ! »...

En effet, en ce moment, un grand pavillon, hissé au grand mât du vaisseau, nous exprimait ces mots dans le langage des signaux.

Le général de Saint-Arnaud que je n'avais pas vu depuis quelque temps, me parut pâle, maigre et fatigué, affaissé sur son cheval. Ses yeux indiquaient seuls l'énergie et la volonté dont il avait donné tant de preuves.

Miné par la maladie, abreuvé de souffrances, c'était la dernière fois qu'il montait à cheval. Il allait mourir au soir d'une journée de gloire pour la France et pour lui.

J'écoutais encore les dernières paroles qui vibraient dans mon cœur. Emu, je regardais ce pavillon de la patrie qui me parlait devoir et me montrait l'ennemi et j'éprouvais ces sentiments suprêmes, et qui précèdent le moment de combat.

Mais, le temps de marcher en avant, vient pour mon bataillon. Et bientôt mes pensées s'effacèrent au milieu du fracas de la bataille sous l'impression des sifflements des projectiles, des ordres donnés et de la direction à donner aux hommes.

Déjà, à ces bruits, s'ajoutaient les plaintes des premiers blessés, les morts qui s'affaissaient dans les hautes herbes et sur cette terre qui allait les recouvrir.

Il est difficile, pendant les phases d'une bataille, de saisir l'ensemble des mouvements des combattants. La poussière, la fumée s'y opposent, sans parler des différentes émotions qui s'emparent de vous.

Je ne parle donc que de ce que mes yeux ont vu ou de la motte de terre qui

Les Zouaves et les Turcs passant l'Alma.

s'est ensanglantée sous mes yeux.

C'est le seul grand combat de ma carrière militaire où j'ai vu des troupes ennemies se joindre et faire armes de tout pour se combattre et s'entretuer. Et, chose curieuse, pour ce qui me regarde, c'est qu'ayant un sabre et deux pistolets, je n'ai pas pensé à les utiliser, me servant de la crosse d'un fusil pour assommer mes adversaires.

A 3 h du soir, les Russes avaient disparu, poursuivis jusqu'en ville par notre artillerie. Quant au champ de bataille, il était lugubre, sous un ciel bas et une pluie interminable. On ne pouvait faire un pas dans le sol détrempé et couvert de débris sans marcher sur des tas de cadavres, couchés dans des mares de boue et de sang...

Mais l'œuvre glorieuse s'accomplissait, le succès paraissait certain et nous sentions tous qu'un dernier effort nous laisserait les maîtres du champ de bataille, puisque nous étions déjà maîtres des hauteurs.

Vers six heures, l'ennemi qui s'était bien battu, se mit en retraite et, poursuivi à coups de canons, ne tarda pas à «s'écrouler» vers la Belbeck par la route d'Ouloukoub. Il laissait sur le champ de bataille, en outre d'un certain nombre de prisonniers, de 5 à 6000 tués ou blessés, beaucoup de bagages, quelques canons, la tente et la voiture de son chef, le prince général de Menschikof.

En ce moment, plusieurs hommes de ma compagnie furent atteints et moi-même, je reçus au bras gauche un éclat d'obus qui m'arrêta. Mais je bandais mon membre atrophié avec mon mouchoir et je continuai ma marche.

Retour d'un raid "particulier".

Un voltigeur, le nommé Neuman, reçut une balle entre les deux yeux. Je constatais sa mort et il fut rayé des contrôles le lendemain.

Mais le projectile avait seulement contourné sa tête. Il fut relevé, guérit et, plus tard, trois mois après, il revint à la compagnie où il fit tout le siège. Ce revenant, ou plutôt ce ressuscité, fut médaillé, reçut la médaille d'Angleterre, celle du Mérite de Sardaigne, la Croix du Mitdjidié. Puis, à la paix, entra dans un régiment de ligne où je le perdis de vue.

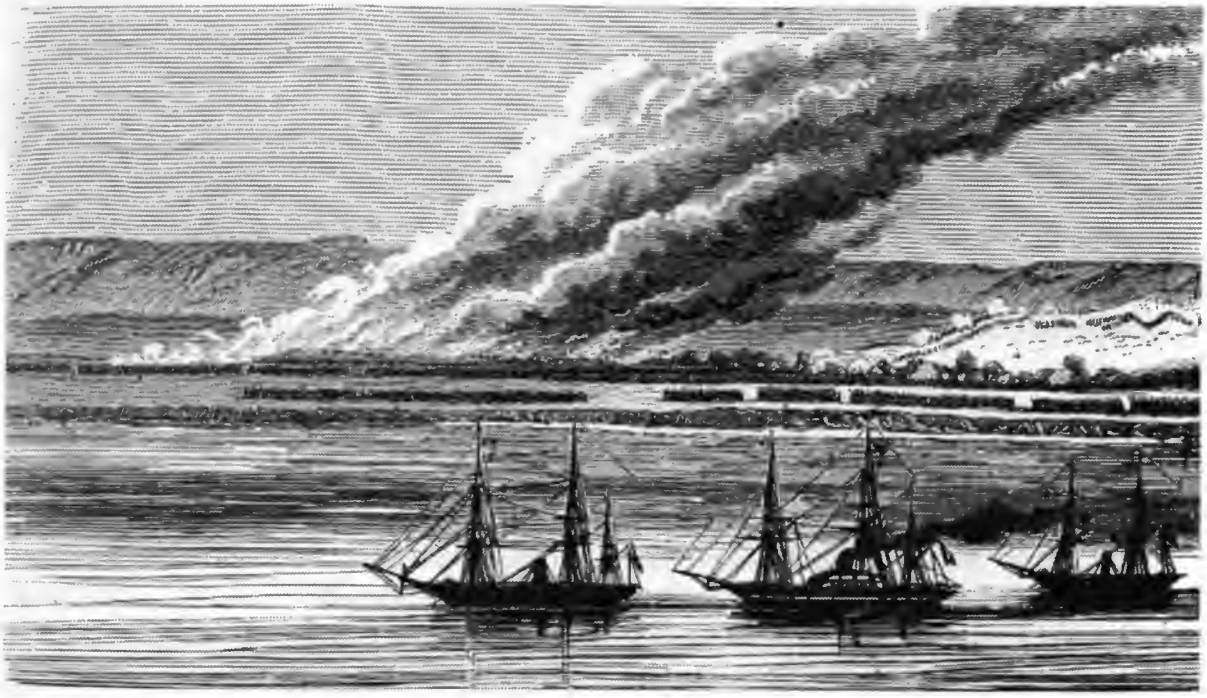
Enfin, dans cette armée qui eut toutes les souffrances avant d'avoir la gloire, il n'y eut pas de plaintes, pas de défaillances, pas de murmures. On mourait presque gaiement et on prouvait au monde étonné qu'une armée française pouvait avoir la constance, l'énergie, la persévérance unies au courage et à la discipline.

Je fus nommé lieutenant le 9 juin 1856, regrettant de quitter mes braves voltigeurs avec lesquels j'avais partagé tant de fatigues et de dangers, mais aussi, au bout de ces deux ans, la victoire et la gloire.

Après la fin de cette campagne de Crimée, mes voltigeurs furent dirigés sur des régiments français. Avec les autres, on créa le 2e Régiment Etranger que je suivrai dans sa fortune par décret du 21 juin 1856 sous les ordres du colonel de Granet de Lacroix de Chabrières. ■

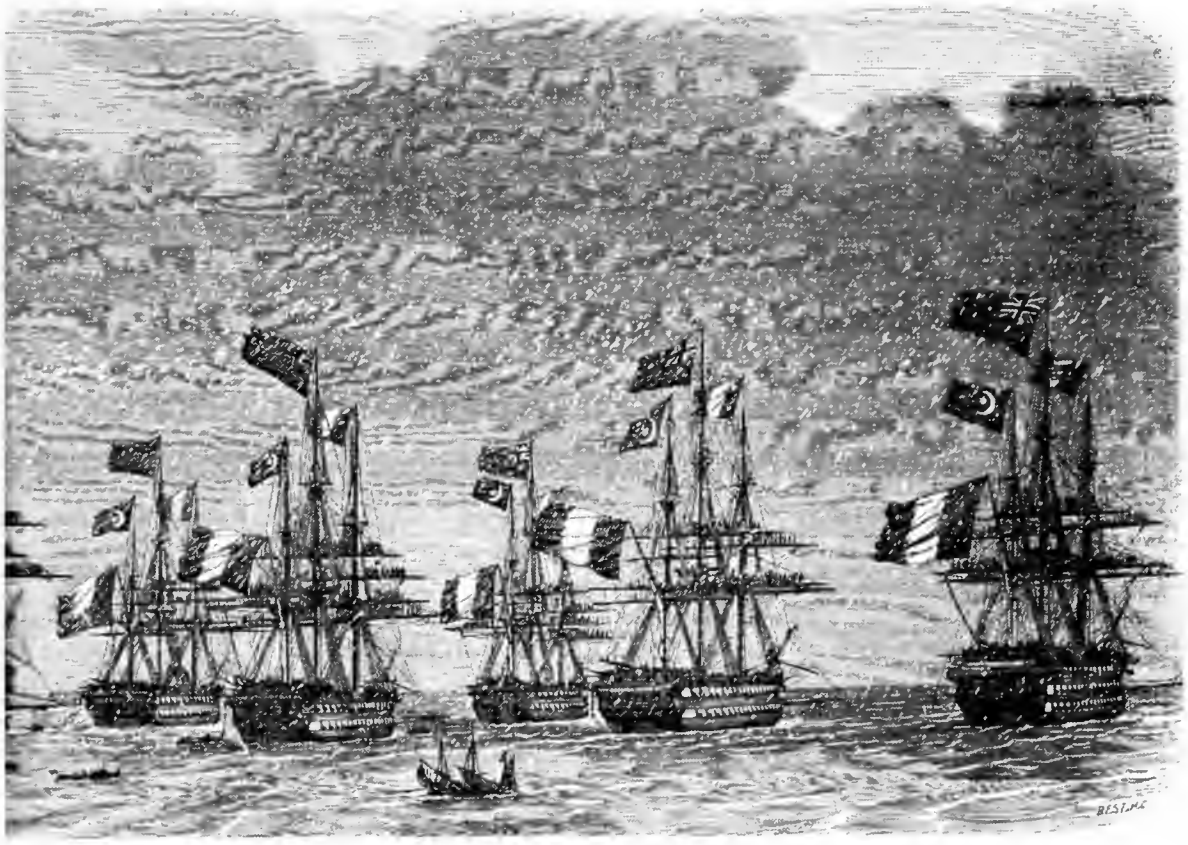
Les canonniers de la Marine impériale participèrent eux aussi à la guerre de Crimée.

La flotte française, renforcée par les bâtiments réquisitionnés, fait de son mieux mais ne dispose pas des moyens nécessaires pour assurer le ravitaillement d'un corps expéditionnaire fort de plus de 100.000 hommes. De juillet 1854 au début de l'année 1856, elle va cependant transporter dans les deux sens 310.000 hommes, 42.000 chevaux, 1676 pièces d'artillerie et 600.000 tonnes de matériels divers. Voici l'histoire d'un marin français né dans l'île de Ré, en 1832, dont l'arrière-petit-fils a tenté de reconstituer le récit au travers de ses lettres et de documents historiques en sa possession.



Mais, vu l'importance de la situation, il fallait attaquer Sébastopol. Le Dauphin et d'autres bâtiments transportaient le corps expéditionnaire français, (les régiments de Zouaves du général Bosquet, le deuxième régiment de la Légion, des régiments de Chasseurs d'Afrique, etc.)

Avec les autres vaisseaux, nous couvrîmes le débarquement de quelques soixante navires de transport, tandis que commençait la bataille de l'Alma. Nous apprîmes que les Zouaves du général Bosquet s'étaient élancés à l'assaut de l'artillerie russe, sans préparation stratégique précise.



Simplement armé de quatre canons pour sa défense, le Dauphin n'était pas fait pour le combat, il était trop facile de tirer dans les roues pour le neutraliser.

Mais cette fois, il ne se contentait pas d'aller et venir entre les côtes de Provence, d'Algérie et d'Italie, il participait au transport du matériel et de la troupe, dont je faisais partie, vers la guerre de Crimée. Je fus alors affecté au Suffren.

Notre Suffren faisait partie d'une deuxième ligne de navires avec l'Alger, le Jean-Bars, le Marengo, la Ville de Marseille, le Bayard et le Jupiter. Tous les voiliers étaient accouplés à un vapeur qui nous aiderait dans les manoeuvres du fait de l'absence de vent et à nous retirer rapidement en cas d'avarie grave. Le matin du 17, à partir de 6 heures 30, l'ordre de faire feu sur la ville était donné. Il faut s'imaginer 14 vaisseaux français, 11 anglais et 2 turcs provoquant un déluge de feu et de fer sur la ville. Nous appareillâmes à 9h30 pour rejoindre notre position dans la baie de Kamiesh.

L'approche n'est pas facile, il faut venir près des côtes sans répondre aussitôt à la défense ennemie et se placer avec calme sous cette grêle de projectiles qui criblent la mer de tous côtés, puis nous passons à l'attaque.

Dans cet enfer, nous n'entendions même plus les ordres des officiers et

l'enchaînement des opérations avait fini par nous griser.

Les officiers ne pouvaient contenir notre ardeur et les marins canonniers et moi-même de charger, pointer, et tirer puis de remettre la pièce en batterie avec une activité fébrile.

Pourtant, après un moment d'intense canonnade, nous ne pûmes plus pointer nos armes, tellement il y avait de fumée et, pour le faire, nous fûmes obligés de guetter, de l'autre côté, les étincelles produites par les canons ennemis.

La lutte fut dure et inégale, nos bateaux de bois souffrirent énormément face à une côte truffée de casemates creusées dans le granit qui ne risquait rien.

De notre côté, par exemple, le vaisseau Ville de Paris reçut une bombe sur sa dunette au beau milieu de l'état major de l'amiral Hamelin, tuant net 2 officiers et en blessant 4 autres. En tout, ce navire fut atteint 41 fois et sa poupe fut arrachée.

Décidément, les temps et les moeurs changeaient, la guerre prenait un autre visage, on pouvait voir sur le terrain des civils avec de drôles de matériels, c'était des appareils photo.

Les nouveaux bateaux à vapeur atteignaient une vitesse de pointe de 13,5 noeuds.

L'Etat major avait bien compris qu'ils étaient plus efficaces, puisque le général Hamelin décida de renvoyer en France certains de nos voiliers en bois devenus trop vulnérables.

De nombreuses épidémies furent à déplorer pendant cette campagne comme le typhus et le paludisme, mais surtout le choléra qui débuta dès juillet 1854 ; la rumeur disait qu'elle avait été apportée par les Marseillais.

Le comble fut la très mauvaise organisation du début de cette guerre et les blessés étaient difficiles à évacuer. Ce ne fut qu'en janvier 1855 où quatre frégates furent équipées en navires hôpitaux et un marché fut conclu entre le Ministère de la guerre et la Compagnie des Messageries maritimes pour transporter les blessés et malades de Constantinople à Marseille.

La grande époque des fiers voiliers était bien terminée. ■

Florence Nightingale au service des blessés

Surnommée The Lady of the Lamp 12 mai 1820 - 13 août 1910, elle fut à la fois une pionnière des soins infirmiers modernes et une statisticienne remarquable. Elle reçut l'Order of Merit et la Royal Red Cross.

Florence Nightingale naquit dans une famille britannique de classe moyenne.

Inspirée par ce qu'elle considéra comme un appel chrétien divin, qu'elle ressentit pour la première fois en 1837, puis tout au long de sa vie, Florence Nightingale décida de se consacrer au métier d'infirmière. Ce choix démontrait à la fois sa passion et son rejet du rôle attendu d'une femme de son statut, qui était de devenir épouse et mère.

Nightingale commença sa carrière d'infirmière en 1851, lorsqu'elle obtint une formation de quatre mois en Allemagne en tant que sœur de Kaiserswerth. Elle entreprit cette formation malgré les vives objections de sa famille concernant les risques et les implications sociales d'une telle activité, et les origines catholiques romaines de l'hôpital. Pendant son séjour à Kaiserwerth, elle rapporta avoir éprouvé la plus importante et intense expérience de son appel divin.

La contribution la plus célèbre de Nightingale se situe lors de la Guerre de Crimée, lorsque des rapports commencèrent à atteindre la Grande-Bretagne au sujet des conditions épouvantables des blessés. Le 21 octobre 1854, Nightingale et un groupe de 38 infirmières volontaires formées par elle-même et incluant sa tante Mai Smith, furent envoyées en Turquie, à environ 545 kilomètres de Balaclava en Crimée, de l'autre côté de la Mer Noire, où était basé le camp britannique.

Nightingale arriva début novembre 1854 à Selimiye Barracks à Scutari (aujourd'hui Üsküdar à Istanbul). Les infirmières découvrirent que les soldats blessés étaient complètement abandonnés par un personnel médical débordé face à l'indifférence des officiers. Les

réserves de médicaments étaient limitées, l'hygiène négligée, et les infections de masse courantes, la plupart d'entre elles étant fatales. Il n'y avait également aucun équipement pour préparer la nourriture des patients.

Nightingale pensait aussi que le taux de mortalité était du à la médiocrité de l'alimentation et des réserves, ainsi qu'au surmenage des soldats. Ce n'est qu'après son retour en Grande-Bretagne et avoir rassemblé des informations auprès de la Commission Royale pour la Santé de l'Armée qu'elle découvrit scientifiquement que la mort de la plupart des soldats hospitalisés était due aux mauvaises conditions de vie. Cette expérience influença complètement sa carrière.

Elle refonda entièrement les théories existantes sur les conditions sanitaires dans les hôpitaux. Elle contribua ainsi à réduire le nombre de morts au sein de l'armée en temps de paix comme en temps de guerre,.

Elle fit de nombreuses recherches pratiques et rédigea de nombreux rapports destinés à améliorer les conditions d'hygiène et de soins infirmiers en temps de guerre.,

Nightingale écrivit *Notes on Nursing*, un petit livre de 136 pages publié en 1860 et servant de pierre d'angle au programme de la Nightingale School et des autres écoles qui furent fondées plus tard. Le livre connut également un succès auprès du grand public ; il est considéré comme un texte classique d'introduction aux soins infirmiers. Nightingale passa le reste de sa vie à encourager l'établissement et le développement de la profession d'infirmière et à la faire évoluer vers sa forme moderne.

Les travaux de Nightingale inspirèrent les infirmières de la Guerre de Sécession.

Elle mourut le 13 aout 1910. Ses proches refusèrent la proposition d'enterrement à la Westminster Abbey, et elle est aujourd'hui enterrée au cimetière de la St Margaret Church dans l'East Wellow dans le Hampshire.

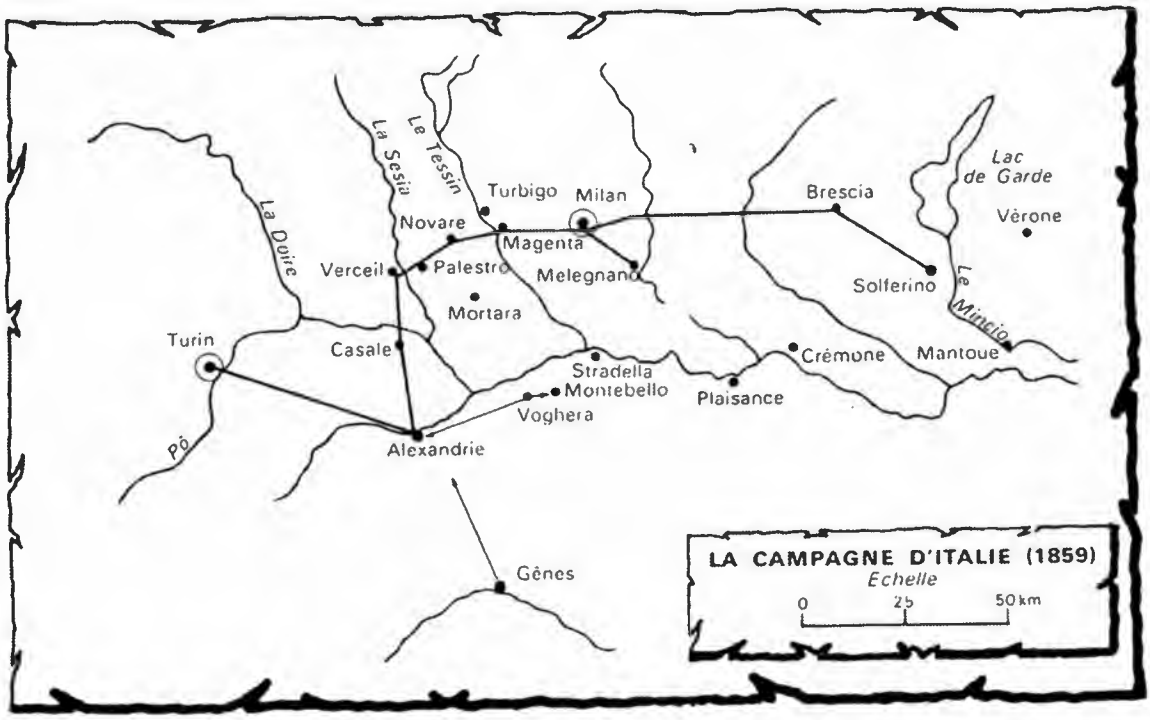
Dès son plus jeune âge, Nightingale s'était révélée particulièrement douée pour les mathématiques et y avait excellé grâce aux enseignements de son père. Elle s'intéressa notamment à la statistique, un domaine dans lequel son père, un des pionniers de l'épidémiologie, était un expert. Elle eut ainsi fréquemment recours aux analyses statistiques dans ses compilations, analyses et présentations de données sur les soins médicaux et la santé publique.

La contribution marquante de Nightingale a été son rôle dans l'établissement de la profession moderne d'infirmière. Elle a montré à toutes les infirmières un exemple remarquable de compassion, de dévouement aux soins des patients, et d'administration consciencieuse et attentive des hôpitaux. ■

La campagne d'Italie, 1859

Avec la collaboration de François Castanier

La campagne d'Italie, la plus courte de celles du IIe Empire puisqu'elle n'a duré que deux mois en tout, a été, une fois encore, l'occasion pour l'armée d'Afrique, de montrer ses très brillantes qualités.

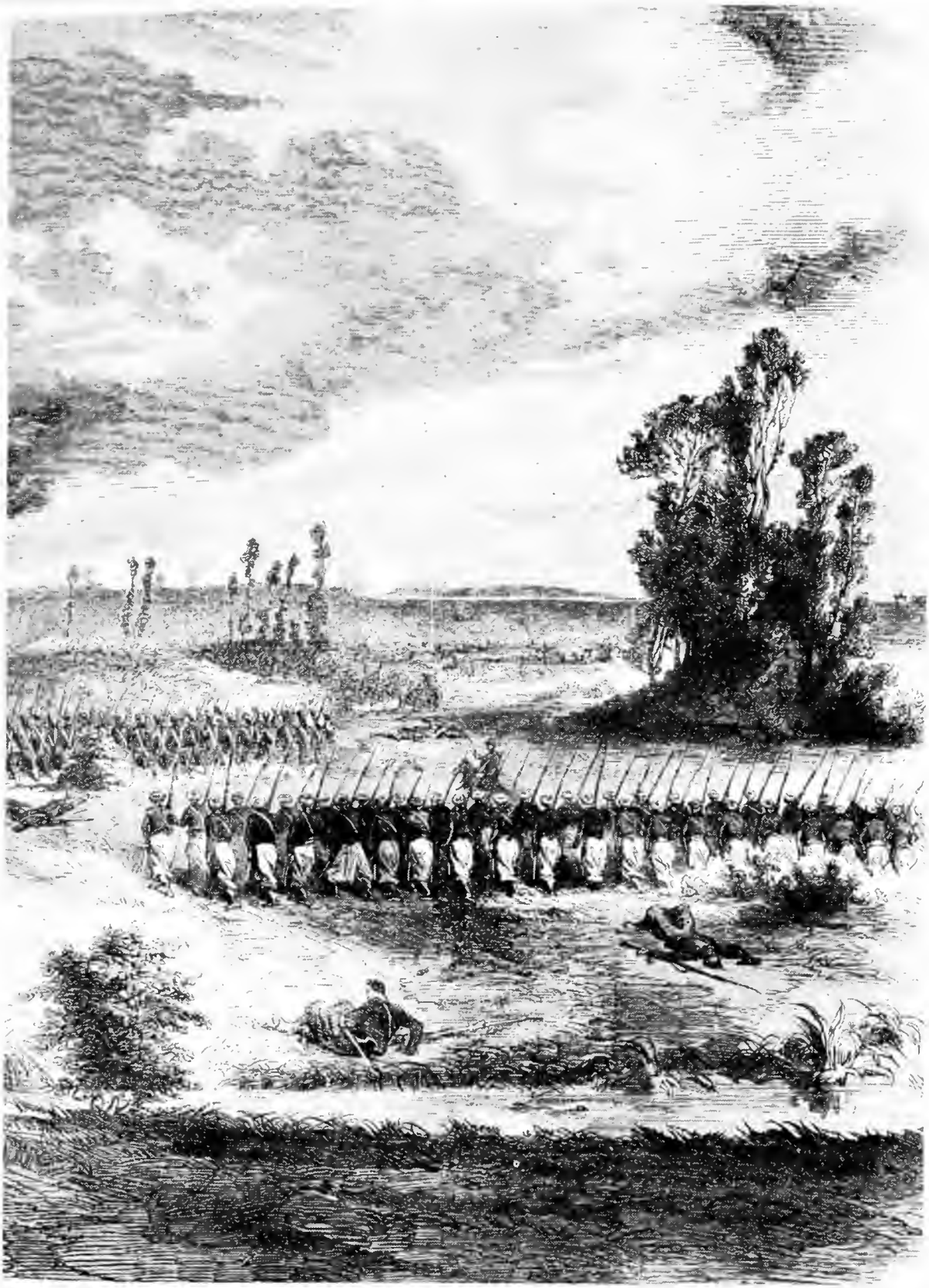


Grâce à l'utilisation intensive des chemins de fer, l'acheminement des troupes avait été très rapide.

Les Français arrivèrent donc le 29 dans les environs de Verceil sur la rive droite de la Sesia et donnèrent la main au roi Victor-Emmanuel dont l'armée se trouvait dans les parages. Le 30 mai, l'Empereur suggéra à ce dernier de passer la rivière et d'aller occuper quelques villages de la rive droite, notamment Palestro, ce qu'il fit sans difficulté, n'ayant rencontré qu'une faible résistance. Mais cette action avait éveillé l'attention de Giulay qui se pressa d'y envoyer des renforts.

Or. en tête du 3e corps, se trouvait le 3e Zouaves, non pas par hasard, mais parce que Victor-Emmanuel avait demandé à l'Empereur de lui donner en soutien un régiment d'élite. Ce choix, d'ailleurs, peu après, se révéla excellent.

S'étant avancés jusqu'à la hauteur de cette brigade, les hommes, d'instinct, se précipitèrent en avant, traversèrent le canal, avec de l'eau jusqu'aux épaules et, abordèrent de flanc, les Autrichiens



La bataille de Magenta (tiré de l'album de S.M. l'Empereur).

saisis et terrorisés. Leur déroute fut si totale et si rapide, qu'ils abandonnèrent sept pièces d'artillerie et plus de 500 prisonniers. De plus, la menace sur Palestro tombait d'elle-même.

Victor-Emmanuel, qui était venu assister à la contre-attaque, félicita chaudement le régiment tout entier et peu après, il acceptait d'être promu caporal d'honneur du 3e Zouaves. Mais c'est également à cet endroit que Napoléon III, venu lui aussi féliciter les Zouaves, pâlit à la vue de tous ces morts et blessés, et en fut troublé.

Le premier régiment prêt fut celui des Tirailleurs algériens, qui se forma en ligne de bataillons et marcha à l'ennemi... sans bien savoir où il était.

Aussi est-ce à brûle-pourpoint que se produisit la rencontre, mais les nôtres avaient l'avantage d'avoir été prévenus. De ce fait, il n'en fallut pas plus qu'une charge à la baïonnette des « turcos »[1] pour mettre en déroute les Autrichiens qui se replièrent sur Magenta en abandonnant une pièce d'artillerie.

Tel fut ce que l'on a appelé le combat de Turbigo (ou de Robechetto).

Dans la nuit suivante, Napoléon croyant les Autrichiens en retraite derrière l'Adda à l'est de Milan, donne l'ordre à Mac-Mahon d'aller dans la journée du 4, occuper le village de Magenta par un mouvement nord-sud, tandis que le reste de l'Armée, dans l'ordre : la Garde, les Piémontais puis les autres corps, le rejoindront en passant par les ponts sur le Tessin et sur le Naviglio Grande (grand canal latéral du Tessin).

A 11 heures, les Tirailleurs algériens de la 1ère division tombent sur les Autrichiens retranchés à Cuggiono. Sans hésiter, ils les attaquent, les culbutent et les poursuivent jusqu'à Casate qu'ils atteignent vers midi. La Motte-Rouge amène alors son artillerie un peu au sud du village et se met à bombarder Buffalora. Mais Mac-Mahon croit alors avoir affaire à un très fort parti autrichien et s'inquiète du vide existant entre lui et sa division de gauche.

Il décide donc de rompre le combat et de s'installer en défensive devant Casate en attendant qu'Espinasse ait atteint Marcallo. Mais cette inaction imprévue et prolongée va avoir des conséquences très graves.

Vers midi, les trois régiments de Grenadiers de la Garde se portent donc sur leurs objectifs, tandis que le régiment de Zouaves de la Garde était gardé en réserve.

Et dans le village de Magenta, c'est un horrible corps-à-corps avec des Tyroliens qui se défendent à outrance. C'est ainsi que le général Espinasse est tué à bout portant au travers d'une fenêtre. Toute autre qu'une troupe d'élite aurait hésité, mais comme le déclara le général de Mac-Mahon : « La Légion est dans Magenta, l'affaire est dans le sac ! » Et c'est bien grâce à

1. Ainsi appelait-on, depuis quelque temps déjà, les Tirailleurs algériens.

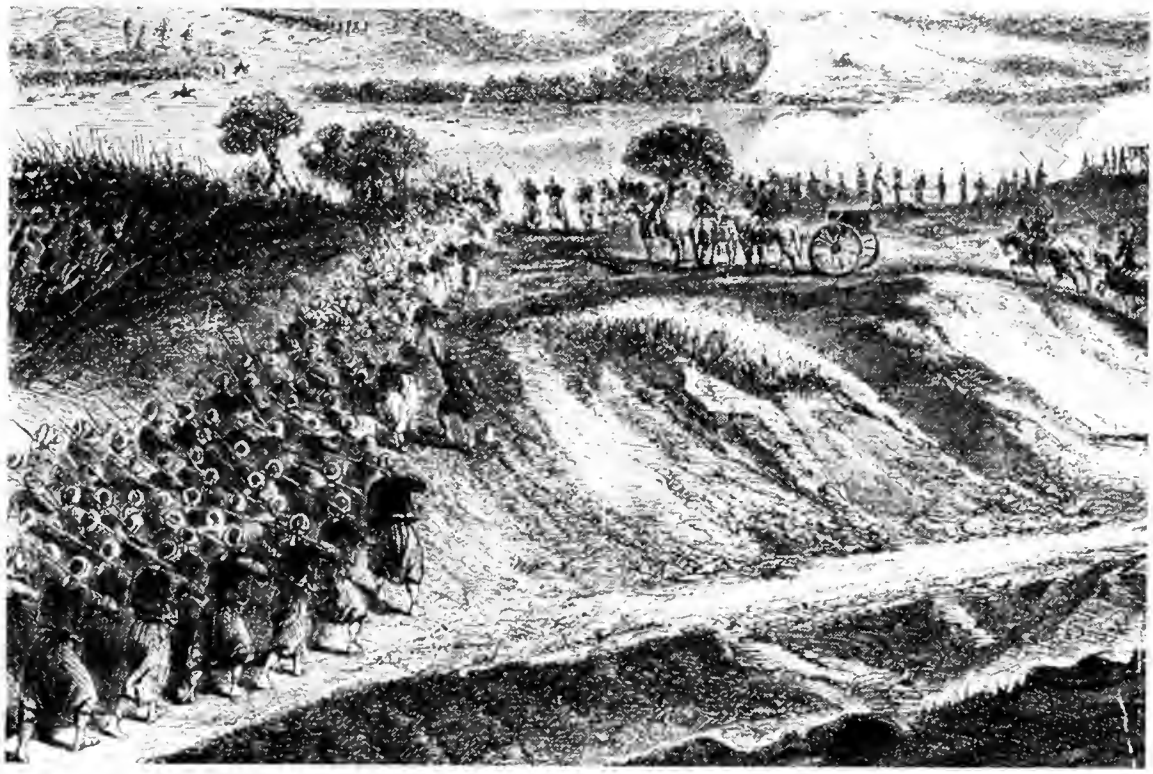
Palestro, le 31 mai 1859.

La bataille de Solférino

Comme les régiments d'Algérie se trouvaient affectés aux trois corps (dont la Garde) qui luttèrent devant Solferino, c'est de cette partie de la bataille qu'il convient de parler plus spécialement. Un mot dès maintenant sur le terrain pratiquement au sud d'une ligne allant de Castiglione à Cavriana, c'est la plaine du Pô uniformément plate et cultivée. Au nord de cette ligne, des collines plus ou moins élevées et aux pentes plus ou moins raides. Dominant le tout, à Solferino même, une tour appelée « la spia d'Italia » ou « l'espionne d'Italie », d'où les regards portent fort loin.

A 3 heures, c'est presque la fin. L'Empereur François-Joseph a dû se replier de Cavriana où les boulets commencent à tomber. Il a demandé un dernier effort à ses troupes qui contre-attaquent en plusieurs endroits, mais déjà il est résigné à la retraite, car ni à droite ni à gauche il n'a obtenu de décision et son centre est près de craquer. Bazaine s'avance vers Possolongo, le 2e corps est à Cavriana. C'est à ce moment que se déclenche un orage effroyable qui noie les combattants et embourbe tous les chemins. C'est une raison de plus pour qu'il n'y ait pas de poursuite. La première étant la fatigue excessive de tous les régiments qui luttent depuis le matin, dans une chaleur accablante. De plus, la cavalerie elle-aussi avait donné à plein.

En particulier, au début de l'après-midi, pour combler le vide entre le 2e et le 4e corps, la division de cavalerie Desvaux, avec ses trois régiments de Chasseurs d'Afrique, avait chargé la cavalerie autrichienne et la poursuivait vers Guidizzolo. lorsque celle-ci tout à coup disparut et démasqua des carrés d'infanterie protégeant des batteries d'obusiers et de fusées. Malgré les pertes éprouvées, la charge continua, les cavaliers sabrant tout ce qu'ils rencontraient. Or, ils obtinrent un résultat inespéré : artilleurs, cavaliers et fantassins autrichiens se replièrent très rapidement sur Guidizzolo. Enfin, plus au nord, les Piémontais avaient contenu très honorablement l'ennemi...



La bataille de Solférino

cette troupe admirable que le village fut nettoyé rapidement. ou évacué par les Autrichiens qui n'en voulaient plus. En effet, peu après, le silence se faisait et la Légion formait les faisceaux au-devant de l'église, mais depuis le matin il lui manquait plus de 300 hommes.

Le lendemain, le général de Mac-Mahon était élevé à la dignité de Maréchal de France et devenait duc de Magenta. La Légion et les Zouaves pouvaient en être fiers. Pour les récompenser, ils furent avec tout le 2e corps, les premiers à défiler à Milan le 7 juin, sous les acclamations frénétiques de la foule, alors que les deux monarques et le reste de l'armée n'y entraient que le 8.

Un peu d'Histoire....

« Je veux faire du Département des Landes un des premiers départements de France, et à la Paix, un jardin pour ma vieille garde ».
Ainsi parlait Napoléon 1er, lors de son passage à Tartas en avril 1808.
C'est son neveu, Napoléon III, qui va successivement assainir, vivifier et civiliser cette contrée déshéritée et devenir le « Régénérateur des Landes ».
En 1857, l'Empereur achète plus de 7 000 hectares de landes. Sur ces terres incultes, il crée un domaine expérimental de fermes modèles.
Un village est créé au centre du domaine : l'église, le presbytère, les maisons d'artisans, la mairie. Et 26 *cottages* sont construits pour les ouvriers agricoles.
En 1863, une partie du Domaine est érigée en commune à la demande de Napoléon III et reçoit officiellement de nom de Solferino, en souvenir de la bataille, bien sûr.

Ainsi les Alliés obtenaient une victoire totale, mais ils ne l'exploitèrent pas. Bien pis, il leur fallut rapidement arrêter la guerre elle-même. En effet, les Prussiens viennent de mobiliser et menacent de se porter sur le Rhin. Aussi l'Armée française doit rentrer en France. au grand dépit des Italiens qui lui en voudront longtemps. malgré les sacrifices énormes qu'elle avait consentis.

Pourtant, cette campagne se termine par une apothéose : le défilé du 15 août à Paris, où l'Armée d'Afrique remporte un succès inoubliable et c'est plus particulièrement les Zouaves qui sont les plus remarqués, peut-être par leur tenue, peut-être par leur nom.

En tout cas, celui-ci est désormais donné à de nombreuses troupes qui se veulent des troupes d'élite : en Italie, ce seront les Zouaves pontificaux qui se donneront pour mission de défendre les Etats pontificaux contre les empiètements du royaume d'Italie... Aux Etats-Unis, au moment de la guerre de Sécession, des unités prendront le nom de Zouaves et copieront leur tenue : pantalons bouffants rouges (sérouals) et légères vestes de drap bleu (boléros).

Quant aux Tirailleurs, ils ont eu aussi leur récompense pour les éminents services qu'ils avaient rendus tant en Crimée qu'en Italie. Napoléon III, en effet, fit venir à Paris, de 1860 à 1870, un bataillon de Tirailleurs et un détachement de Spahis y tint également garnison. ■

L'expédition du Mexique, 1860 - 1867

Marie-Claire Micouleau

Le Mexique des années 1860 se déchire en luttes intestines et ne parvient plus à honorer ses dettes envers l'Angleterre, l'Espagne, la France. Soucieux d'apurer un contentieux et surtout d'établir au Mexique un contre-poids conservateur et catholique face au bloc anglo-saxon des Etats-Unis, Napoléon III va lancer la France dans un conflit qui se révélera désastreux.[1]

Le 31 octobre 1861, l'Angleterre, l'Espagne et la France signent une convention afin d'«exiger le remboursement des sommes dues et la protection des Européens». Et les opérations sont immédiatement entreprises.

L'Armée d'Afrique était ainsi représentée :

- trois régiments de Zouaves
- un régiment de marche de la Légion étrangère
- un régiment de marche de Tirailleurs
- six escadrons de Chasseurs d'Afrique (deux escadrons par régiment d'origine)
- un bataillon d'Infanterie Légère d'Afrique.

Le corps expéditionnaire initial qui comporte 2500 Français, 7000 Espagnols et 700 marins britanniques, va très vite se retrouver réduit au seul contingent français, les autres nations ayant rapatrié leurs troupes.

La région est loin d'être sûre : il faut envoyer des éclaireurs ; c'est la 3e compagnie qui est désignée, mais elle ne peut aligner que 62 hommes, les autres avec leurs deux officiers sont à l'hôpital, abattus par la fièvre jaune.

Pas de commandant, le capitaine Danjou se porte alors volontaire pour mener la « 3 »; il est surnommé « Main de bois » car il a perdu sa main gauche lors d'un exercice de tir. Ses hommes sont armés de la carabine Minié modèle 1857, avec sabre-baïonnette.

Ils cheminent de nuit, observés sans le savoir par les émissaires du colonel Milan qui commande les troupes mexicaines des Terres Chaudes.

A sept heures lors d'une halte, la sentinelle pousse un cri d'alerte, les cavaliers de Milan galopent dans la direction du détachement pour l'éliminer.

Danjou ramène ses hommes vers Camarone[2] qu'ils avaient dépassé dans la nuit. Les cavaliers mexicains disparaissent puis réapparaissent sur le sommet d'une colline, tout près.

1. Documentation des Archives de Vincennes, de la Légion à Aubagne, et l'ouvrage de Pierre Montagnon *Histoire de la Légion*.
2. Orthographe originale du mot, francisé plus tard en Camerone.

Campement de la cavalerie à Chiquihuité (Méxique).

Conservée au musée de la Légion à Aubagne, la main en bois du capitaine Danjou.

Les cavaliers déferlent de deux côtés pour prendre les Français en tenaille. Ceux-ci, qui forment le carré, tirent un feu de salve qui brise leur élan, chevaux et cavaliers s'affaissent au sol entraînant les suivants dans leur chute.

L'ennemi se replie provisoirement mais il va lancer une seconde charge, Danjou le sait, il se replie sur l'hacienda. Les coups de feu crépitent de toutes parts. La chaleur est intenable, les légionnaires n'ont plus d'eau, plus guère de munitions. Un parlementaire mexicain leur demande de se rendre : le colonel Milan leur laissera la vie sauve. Refus de Danjou qui fait jurer à ses hommes de tenir jusqu'au bout.

Les légionnaires qui se découvrent pour mieux tirer sont immédiatement abattus. Vers onze heures, Danjou est frappé en pleine poitrine. Le sous-lieutenant Vilain prend le commandement. Peu après midi, il est touché d'une balle en pleine tête. Maudet prend la suite, ils ne sont plus que cinq : « vous tirerez à mon commandement, puis vous chargerez à la baïonnette. » Les Mexicains tirent les Français qui ne sont plus que trois et se rendront au colonel Milan.

« Pero, non son hombres, son demonios ! » s'exclame-t-il.

Le convoi français a pu passer grâce à la diversion de Camarone mais il reçoit l'ordre de se replier sur La Soledad .

Le colonel Milan renonce à l'attaquer peut-être en raison de ses propres pertes - cinq cents hommes.

Le général Forey est nommé commandant en chef de l'effectif français.

Débarquée à la Vera Cruz sur le littoral atlantique, l'armée française qui doit rallier Mexico, se trouve bloquée devant Puebla. Le peuple mexicain se dresse partout contre le régime qu'on veut lui imposer et la guérilla fait rage partout.

La Légion est appelée en renfort. Deux bataillons à 7 compagnies, soit 2000 hommes, pour protéger les lourds convois français, vont devoir tenir l'axe menant de la Véra-Cruz à Chiquihuite en limite des « Terres Chaudes », ces contrées à la végétation foisonnante et au climat malsain.

Le colonel Jeanningros qui com-

Un récit est lu à la Légion tous les 30 avril, pour commémorer le combat le plus prestigieux d'une guerre qui ne l'était pas.

En voici un extrait :

L'Armée française du Mexique assiégeait Puebla. La Légion avait pour mission d'assurer sur cent-vingt kilomètres la circulation et la sécurité des convois.

Le colonel Jeanningros, qui commandait, apprend, le 29 avril 1863, qu'un gros convoi emportant trois millions en numéraire, du matériel de siège et des munitions était en route pour Puebla.[...]

Pendant que les hommes organisent à la hâte la défense de cette auberge, un officier mexicain, faisant valoir sa grosse supériorité en nombre, somme le capitaine Danjou de se rendre. Celui-ci fait répondre : « Nous avons des cartouches et ne nous rendrons pas ». Puis, levant la main, il jura de se défendre jusqu'à la mort et fit prêter à ses hommes le même serment. Il était 10 heures. Jusqu'à 6 heures du soir, ces soixante hommes, qui n'avaient pas mangé ni bu depuis la veille, malgré l'extrême chaleur, la faim, la soif, résistent à deux mille Mexicains : huit cents cavaliers, mille deux cents fantassins.

A midi, le capitaine Danjou est tué d'une balle en pleine poitrine. A 2 heures, le sous-lieutenant Vilain tombe, frappé d'une balle au front. A ce moment, le colonel mexicain réussit à mettre le feu à l'auberge.[...]

Les soixante hommes du capitaine Danjou ont tenu jusqu'au bout leur serment ; pendant 11 heures, ils ont résisté à deux mille ennemis, en ont tué trois cents et blessé autant. Ils ont, par leur sacrifice, en sauvant le convoi, rempli la mission qui leur avait été confiée.

L'empereur Napoléon III décida que le nom de Camarone serait inscrit sur le drapeau du Régiment étranger et que, de plus, les noms de Danjou, Vilain et Maudet seraient gravés en lettres d'or sur les murs des Invalides à Paris.

Voici l'inscription sur le monument érigé sur les lieux

ILS FURENT ICI MOINS DE SOIXANTE
OPPOSÉS À TOUTE UNE ARMÉE
SA MASSE LES ECRASA
LA VIE PLUTÔT QUE LE COURAGE
ABANDONNA CES SOLDATS FRANÇAIS
LE 30 AVRIL 1863
À LEUR MÉMOIRE LA PATRIE ÉLEVA
CE MONUMENT

Depuis, lorsque les troupes mexicaines passent devant le monument, elles présentent les armes.

Les latinistes aimeront posséder le texte original de l'inscription

QVOS HIC NON PLVS LX
ADVERSI TOTIVS AGMINIS
MOLES CONSTRAVIT
VITA PRIAM QUAM VIRTVS
MILITES DESERVIT GALLICOS
DIE XXX MENSI APR. ANNI MDCCCLXIII
IN MEMORIAM NOC MONUMENTUM SUIS PATRIA
PONEBAT

ANNO MDCCCXCII

mande la Légion, ventile ses compagnies sur le parcours – la Véra-Cruz Chiquituite – pour protéger les Français qui font route vers Puebla, qu'enlèvent finalement les Zouaves le 11 mai.

La guerre continua, le général Forey parvint à chasser de Mexico le 7 juin 1863 le résident Juarez. Les notables offrirent une couronne d'empereur à Maximilien d'Autriche qui finit par l'accepter en 1864.

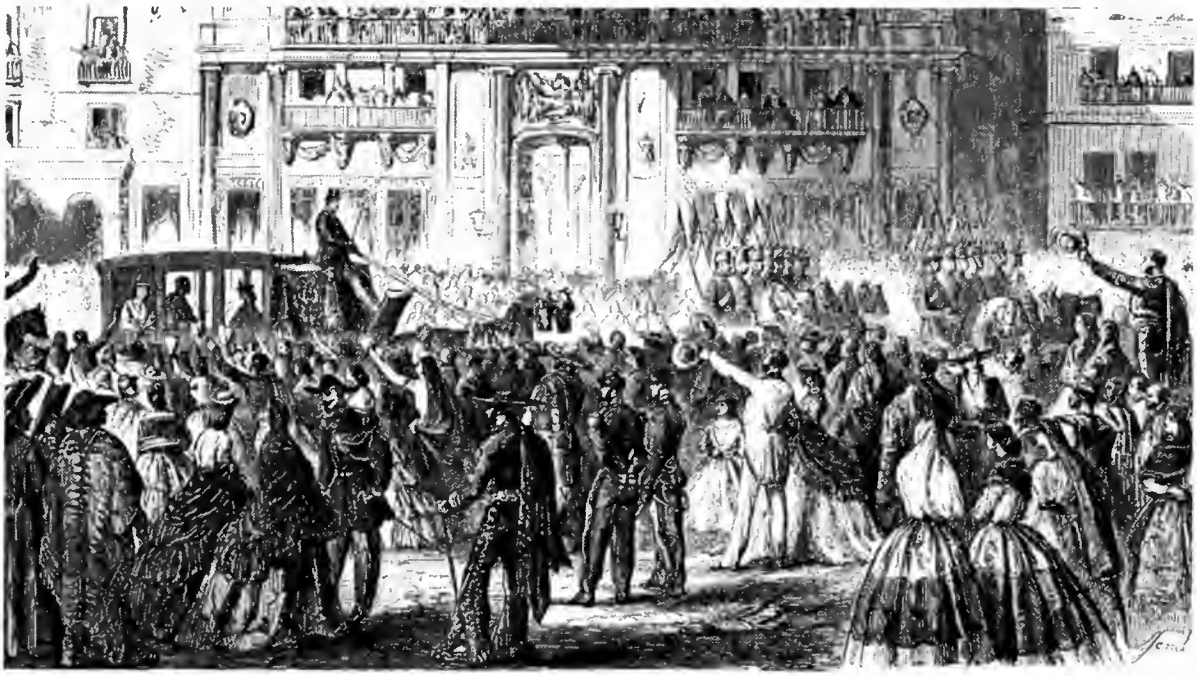
Outre la valeureuse conduite des Zouaves lors du siège de Puebla, deux actions de guerre demeurées célèbres marqueront la campagne de l'Armée d'Afrique au Mexique : les combats de Camarone et de San Pueblo del Monte.

Et c'est au cours de ce dernier que le 1er régiment de Chasseurs d'Afrique s'empara de l'étendard méxicain de Durango. Pour ce fait d'armes, Napoléon III décora son embléme de la légion d'honneur.

Le régiment de la Légion, quant à lui, connut d'autres Camarone, notamment celui de Santa Isabel où le commandant de Brian fut tué à la tête de son détachement qui résista jusqu'à l'arrivée des renforts alliés.

Mais Napoléon III ne voulait plus gaspiller ses troupes en vain, la Prusse de Bismarck se montrait menaçante. Le contingent français abandonna tour à tour les villes du nord et quitta le pays en février 1867. L'Empereur Maximilien refusa d'abdiquer croyant naïvement qu'il serait rapatrié par les Alliés : il fut fait prisonnier par Juarez, revenu au pouvoir et fusillé le 18 juin.

La France avait perdu tout simplement 7 000 hommes et 300 millions de francs. ■



Dans les rues de Mexico, l'empereur Maximilien et l'impératrice Charlotte, d'après un croquis de M.P.V.

L'Armée d'Afrique et la contre-guérilla

Michel Sapin-Lignères

Beaucoup moins connue que les troupes régulières de l'Armée d'Afrique, la contre-guérilla a eu un rôle éminent dans ce conflit du Mexique, au demeurant assez désastreux. Il nous a paru intéressant de publier ici, après un exposé historique, un texte qui donne une autre coloration à ces actions où l'Armée d'Afrique a joué un rôle moins connu. C'est aussi l'occasion de dresser le portrait d'un homme hors du commun que le commandant Sapin-Lignères s'est plu à nous faire connaître.

De toutes les troupes qui, au Mexique, eurent à lutter contre les guérilleros, la troupe du colonel du Pin fut, de loin, celle qui obtint les plus larges succès, tout en suscitant naturellement beaucoup d'incompréhension, même des esprits les plus ouverts, beaucoup de critiques des envieux ou des jaloux mais ce fut celle dont d'organisation, les méthodes furent les plus adaptées à leur mission et qui donc mérite le plus large intérêt.

«Les civils reprochent à l'armée régulière d'être incapable de les défendre. Puisqu'elle ne veut pas employer les mêmes méthodes qu'eux pour combattre les bandits, il faut que les civils s'en occupent eux-mêmes, voilà pourquoi j'ai organisé une contre-guérilla ».[1]

Les communications étaient pratiquement coupées entre Orizaba dont le général Forey avait fait sa base de départ vers Puebla et Vera Cruz où la fièvre jaune avait tué plus de trois cents hommes sur les six cents dont se composait la garnison et dont les survivants étaient incapables de sortir de la ville et de combattre. De surcroît, un convoi de vingt chariots dont quinze de munitions avaient été enlevés par les guérilleros près de l'arroyo Seco et toute l'escorte avait été massacrée non sans avoir été horriblement torturée, y compris deux cantinières.

Le général Forey eut l'idée de confier la contre-guérilla au colonel du Pin, officier en non-activité, qui se trouvait au Mexique comme aide de camp du général mexicain Almonte. Il était né à Lasgraisses dans le Tarn, le 28 décembre 1814. Elève des Jésuites puis de l'Université, «enfant terrible banni par les deux», il ne cessa de faire preuve d'un caractère résolu et non-conformiste. Entré à l'école Polytechnique le 1er novembre 1834, il en sortit dans les premiers et, malgré cela, opta pour la carrière des armes dans l'infanterie.

Il fit campagne en Algérie de 1843

1. Stocklin, ingénieur suisse, créateur de la contre-guérilla, massacré par les partisans de Juarez.ø

à 1854. Quatre fois cité chevalier de la Légion d'honneur le 27 novembre 1844, il participa à la prise de la smala d'Abd El Kader alors qu'il servait aux Chasseurs d'Afrique (il figure en bonne place sur le célèbre tableau d'Horace Vernet).

Aide de Camp du général Marey-Monge le 11 novembre 1848, Officier de la Légion d'Honneur le 29 juillet 1854, il prit part à l'expédition du maréchal Randon en Kabylie, en août 1854, ce qui lui valut d'être cité pour la cinquième fois.

Le commandant du Pin compta alors à l'État-Major de l'armée d'Orient où il sera nommé lieutenant-colonel le 19 septembre 1855, puis chef du service topographique du corps expéditionnaire de Chine sous les ordres du général Montauban. A nouveau cité lors de la prise des portes de Pei Hô le 21 août 1860, il fut nommé colonel le 7 novembre de la même année. Si cette campagne mit en évidence ses brillantes qualités, elle développa en lui ses instincts de condottiere et il rapporta du pillage du Palais d'Été à Pékin une superbe collection d'objets rares et curieux. Mais le colonel du Pin était joueur et à la suite de quelque période de malchance, il mit publiquement en vente ses «chinoiseries» sans faire mystère de leur origine et l'affaire fit un tel bruit que le ministre de la guerre en vint à prononcer sa mise en non-activité.

Dès le début de la campagne du Mexique, il accourut dans l'espoir d'y trouver l'occasion de sa réintégration. Le lieutenant de Kératry qui servit sous ses ordres raconta dans quelles circonstances s'orienta la nouvelle carrière dans laquelle le colonel du Pin allait se couvrir de gloire. « Le 14 février 1863... alors que les avant-postes des deux divisions françaises veillaient dans le silence de la nuit, à vingt lieues en arrière de l'armée, sur la route de Vera Cruz à Puebla, il y avait bal. Les salons de M. de Saligny, Ministre de France séjournant à Orizaba, étaient en fête. Pendant les danses, le général Forey commandant-en-chef de l'armée du Mexique se détacha de son Etat-Major et s'approcha du colonel du Pin récemment arrivé de France.

- Colonel, lui dit-il, les Terres Chaudes sont infestées de bandits, nos convois sont journellement attaqués, les voyageurs sont dévalisés ou assassinés, les communications sont trop souvent coupées. J'ai jeté les yeux sur vous pour nous débarrasser de ces brigands. Je vous donne le commandement des contre-guérillas des Terres Chaudes. Il s'agit d'assurer la sécurité du pays et la marche des convois de l'armée pendant que je serai occupé au siège de Puebla que je vais entreprendre prochainement.

Il n'avait alors que 48 ans, pourtant ceux qui l'ont connu le décrivent comme paraissant beaucoup plus âgé, la tête hardiment plantée sur de larges épaules, le front intelligent, le nez

Tirailleur, Légionaire, Chasseur d'Afrique.

très recourbé, barbe et cheveux blancs, yeux doux ou menaçants tour à tour, corps légèrement voûté, assez corpulent, coiffé d'un vaste sombrero mexicain, sans cravate ni gilet, toujours vêtu d'une pelisse de colonel rouge ou noire, d'un pantalon blanc à larges plis, chaussé de bottes jaunes à l'écuyère à éperons du pays, huit ou neuf décorations sur la poitrine, un revolver au côté. Le général Zédé précisait que du Pin était « un homme de parfaite éducation avec la politesse raffinée d'un bretteur, il était doué d'une incroyable santé et d'une merveilleuse adresse à tous les exercices du corps mais il avait tous les vices, sauf l'ivrognerie. C'était du reste un vaillant soldat et un chef éclairé ».

Les effectifs groupés autour du colo-

nel du Pin furent rapidement portés à quatre cents hommes et ne tarderont pas à atteindre le millier. Il organisa rapidement le ramassis dont il avait hérité et en fit une troupe disciplinée, bien que très loin des dispositions réglementaires et magnifiquement adaptée à sa mission.

Un groupe d'une cinquantaine de cavaliers mexicains, les «exploradores» donna son efficacité maximum à la contre-guérilla. Son chef était un Espagnol, Peres Lorenzo, qui avait été contraint d'assister au viol puis à l'égorgement de sa jeune femme et de son enfant, par la guérilla de Juan Pablo qui tenait la région de Jamapa. Il en gardait au coeur une haine féroce, qui en fit pour du Pin un précieux collaborateur, car l'efficacité de la contre-guérilla était évidemment fonction de la qualité des renseignements qu'elle pouvait être capable de recueillir.

Les mulets de l'artillerie et ceux de l'ambulance étaient les seuls animaux de bât. Il n'y en avait pas pour les bagages. Les officiers, tous à cheval, portaient tout sur leur selle et le colonel donnait l'exemple. Officiers et soldats n'avaient qu'une seule tenue, celle qu'ils avaient sur le dos et qui les fit surnommer «los colorados».

Le commandant du bataillon était un lieutenant de la Légion et les officiers sous ses ordres, des sous officiers de l'armée, détachés à la contre-guérilla sur leur demande. Le commandant de l'escadron rouge était un lieutenant de Chasseurs d'Afrique.

La troupe se recrutait en partie parmi les libérés de l'armée du Mexique qui avaient pris le goût du pays ; aussi, les anciens soldats de la Légion y étaient-ils en majorité.

Il était évident que le premier objectif de du Pin devait être d'assainir la région de Medellin. Ce fut rapidement chose faite par une série de coups de main, montés dans le plus grand secret, départs de nuit, marches silencieuses sur des sentiers à peine tracés ou dans des broussailles d'épineux et, au point du jour, l'assaut donné à un repaire de guérilleros, actions brèves, brutales, où le succès dépendait souvent de la somme des initiatives individuelles prises par des guerriers connaissant parfaitement leur métier. Après le combat, deux séries de mesures :

- les bandits, les juger, les pendre
- les braves gens, les amadouer en répartissant piastres et bonnes paroles et par cela, se ménager de futurs informateurs, puis, recommencer dans une autre direction, sans trêve ni repos et ainsi, rendre la jungle des Terres Chaudes inhospitalières aux bandits qui, sous prétexte de guérilla, mettaient le pays en coupe réglée, violant, pillant, tuant pour leur propre compte.

Et rapidement, à ces jeux, la réputation de du Pin s'établit, grandit, s'étendit, le partisan inlassable et le pendeur implacable voyant s'élargir la zone où courriers, diligences et convois pouvaient enfin circuler sans risques.

La contre-guérilla, infanterie et cavalerie..

C'est à cette époque que se situe une anecdote que tous les historiens de la campagne du Mexique se sont plu à conter avec des commentaires divers. Voici les faits : la contre-guérilla fait prisonnier un habitant qui servait de guide et d'espion aux guérilleros. Condamné à mort, il est exécuté malgré les efforts de sa femme pour le faire gracier. Alors, elle jura de faire tuer le colonel. Quelques mois plus tard, du Pin étant venu à Vera-Cruz pour toucher la solde de sa troupe, il annonça son départ par le train de quatorze heures le lendemain mais, en fait, repartit à cheval pour la Soledad aux premières heures de l'aube. Le train tomba dans une embuscade qui nous causa des tués et des blessés. Elle coûta une fortune à la femme de l'espion qui avait en vain fait organiser ce guet-apens.

Les commentateurs accompagnent

Scène de combat contre les guérilleros..

généralement ce récit en critiquant sévèrement le colonel du Pin, critiques de civils jugeant la guerre sans la connaître, critiques intéressées de l'entourage de Maximilien, mais aussi critiques de militaires jaloux de la gloire que la contre-guérilla savait conquérir.

Le 14 juillet, du Pin reçut les vingt légionnaires, survivants de Camerone, et les orienta le lendemain sur Orizaba, montés sur des mulets. Les hommes du colonel du Pin voulurent se cotiser pour en payer la location. La contre-guérilla avait achevé de venger les morts de Camerone.

Un bataillon de marche de Tirailleurs Algériens avait été formé le 4 juillet 1862. Il se composait de deux compagnies de chacun des régiments de Tirailleurs. Le 1er R.T.A. forma les 3e et 6e compagnies, le 2e R.T.A. les 2e et 4e compagnies et le 3e R.T.A. les 1er et 5e compagnies. Dès son arrivée au Mexique, ce bataillon rendit de très grands services et le général Bazaine décida, le 15 janvier 1864, de transfor-

mer en cavalerie 180 tirailleurs alors que le bataillon était à Zamora. Deux commissions furent réunies, l'une pour l'achat des harnachements et l'autre, pour l'achat des chevaux (200 chevaux furent achetés entre le 1er février et le 15 mars). Dans un premier temps, on voulut avoir un peloton par compagnie, l'ensemble des cavaliers étant sous les ordres du capitaine de Vauguion. L'instruction à cheval fut rondement menée puisqu'en moins de six semaines, les pelotons devinrent opérationnels. Le lieutenant Martin qui écrivit l'historique du 2e R.T.A note que « les Arabes qui avaient naturellement le goût du cheval s'y appliquèrent avec passion et, en peu de temps, ils purent se présenter avec avantage devant l'ennemi.

Commença alors pour la contre guérilla une dure époque, marches, contremarches, épreuves épouvantable, un pays affreux par une chaleur accablante, sans eau, sans autres combats que de petites rencontres sans gloire du 7 juin au 27 septembre, date à laquelle le colonel du Pin est rappelé en France, à la demande expresse de l'Empereur Maximilien dont le caractère influençable subissait la pression d'un entourage qui laissait de plus en plus percer son acrimonie contre les Français, pourtant leur rempart en face des libéraux appuyés de plus en plus par les Américains.

Pour permettre les difficiles opérations de regroupement devant conduire à l'évacuation du Mexique, les Tirailleurs mirent en défense Zatacuaro dans l'état de Michoacan. Le 5 mars 1866, attaqués par plus de 1000 Mexicains, la compagnie à cheval chargea et bouscula l'ennemi qui dut s'enfuir en pleine déroute. L'ennemi s'étant reformé à 50 kilomètres au sud de Tusantla, le 29 avril les Tirailleurs repartirent les attaquer et le 3 mai, réussirent à tuer leur chef, Comacho.

Durant cette période et jusqu'à la mi-juillet, il ne fut guère de jour où les compagnies, à cheval ou montées, n'eurent à livrer de violents et heureux combats. Notamment, aux environs de Mexico, l'escadron sabra toute une guérilla.

Alors, les Tirailleurs se replièrent sur les Terres Chaudes. La 6e compagnie montée avec le bataillon égyptien et quelques cavaliers mexicains combattirent pour protéger les derniers replis de nos troupes et, fin février 1867, le bataillon de Tirailleurs Algériens qui n'avait cessé d'être à la peine s'embarqua pour l'Algérie.

Du Pin avait été rapatrié le 9 avril 1867 et nommé chef d'état major de la 18e division militaire à Montpellier où il mourut le 3 octobre 1868. Il avait 63 ans. Le général du Barrail écrivit : « Le climat meurtrier des Terres Chaudes dont il n'avait pas songé à combattre les effets par une sage conduite avait fait son oeuvre et ce héros se survivait à lui-même, attendant en se traînant péniblement la mort qui allait lui apparaître. ■

mer en cavalerie 180 tirailleurs alors que le bataillon était à Zamora. Deux commissions furent réunies, l'une pour l'achat des harnachements et l'autre, pour l'achat des chevaux (200 chevaux furent achetés entre le 1er février et le 15 mars). Dans un premier temps, on voulut avoir un peloton par compagnie, l'ensemble des cavaliers étant sous les ordres du capitaine de Vauguion. L'instruction à cheval fut rondement menée puisqu'en moins de six semaines, les pelotons devinrent opérationnels. Le lieutenant Martin qui écrivit l'historique du 2e R.T.A note que « les Arabes qui avaient naturellement le goût du cheval s'y appliquèrent avec passion et, en peu de temps, ils purent se présenter avec avantage devant l'ennemi.

Commença alors pour la contre guérilla une dure époque, marches, contremarches, épreuves épouvantable, un pays affreux par une chaleur accablante, sans eau, sans autres combats que de petites rencontres sans gloire du 7 juin au 27 septembre, date à laquelle le colonel du Pin est rappelé en France, à la demande expresse de l'Empereur Maximilien dont le caractère influençable subissait la pression d'un entourage qui laissait de plus en plus percer son acrimonie contre les Français, pourtant leur rempart en face des libéraux appuyés de plus en plus par les Américains.

Pour permettre les difficiles opérations de regroupement devant conduire à l'évacuation du Mexique, les Tirailleurs mirent en défense Zatacuaro dans l'état de Michoacan. Le 5 mars 1866, attaqués par plus de 1000 Mexicains, la compagnie à cheval chargea et bouscula l'ennemi qui dut s'enfuir en pleine déroute. L'ennemi s'étant reformé à 50 kilomètres au sud de Tusantla, le 29 avril les Tirailleurs repartirent les attaquer et le 3 mai, réussirent à tuer leur chef, Comacho.

Durant cette période et jusqu'à la mi-juillet, il ne fut guère de jour où les compagnies, à cheval ou montées, n'eurent à livrer de violents et heureux combats. Notamment, aux environs de Mexico, l'escadron sabra toute une guérilla.

Alors, les Tirailleurs se replièrent sur les Terres Chaudes. La 6e compagnie montée avec le bataillon égyptien et quelques cavaliers mexicains combattirent pour protéger les derniers replis de nos troupes et, fin février 1867, le bataillon de Tirailleurs Algériens qui n'avait cessé d'être à la peine s'embarqua pour l'Algérie.

Du Pin avait été rapatrié le 9 avril 1867 et nommé chef d'état major de la 18e division militaire à Montpellier où il mourut le 3 octobre 1868. Il avait 63 ans. Le général du Barrail écrivit : « Le climat meurtrier des Terres Chaudes dont il n'avait pas songé à combattre les effets par une sage conduite avait fait son oeuvre et ce héros se survivait à lui-même, attendant en se traînant péniblement la mort qui allait lui apparaître. ■

Les campagnes de Chine

Paul Devautour

Cette expédition de Chine en 1860 est une des plus singulières qui ait eu lieu et paraît presque inimaginable lorsque l'on songe à la puissance actuelle de millions de Chinois.

En tout cas, en 1859, une ambassade franco-anglaise qui devait se rendre à Pékin pour y signer un traité de paix ne put, malgré sa protection militaire, franchir l'entrée du fleuve Pei-Ho et dut rebrousser chemin après avoir subi quelques pertes.

L'année suivante, Français et Anglais montèrent une expédition. Les premiers amenèrent 7500 hommes dont des Spahis et des Chasseurs d'Afrique, sous le commandement du général Cousin de Montauban, les Anglais 12000 hommes. Après un voyage de 5 mois, ils débarquent à 15 kilomètres de l'embouchure du Pei-Ho et s'emparent sans difficulté des forts qui se trouvaient là, puis du 10 au 21, ils attaquent les défenses de l'entrée même du Pei-Ho et en obtiennent la reddition. Ils remontent alors le fleuve en bateau jusqu'à Tien-Tsin distant de 60 kilomètres. Là, le corps met pied à terre, mais tandis que les ambassadeurs palabrent avec des représentants de la Cour Céleste, des milliers de Tartares à cheval, d'autres à pied, d'autres encore tirant des pièces d'artillerie, défilaient sans cesse devant eux, avec des gestes menaçants.

Le corps expéditionnaire partit vers Pékin. Le 18 septembre, à Kouai-Tsang, eut lieu un premier accrochage où les Tartares perdirent 1500 hommes et les Français, un tué et un blessé. Le 21 devant Palikao, les Franco-Anglais culbutèrent 30000 cavaliers et 25000 fantassins, ayant de leur côté, chacun, 3 tués et quelques blessés. Ainsi, la route de Pékin était ouverte, mais au lieu d'entrer directement dans la ville, les Alliés pénétrèrent d'abord dans la cité impériale et plus exactement dans le Palais d'été que les Chinois avaient abandonné.

Et c'est seulement le 13 septembre que les Alliés entrèrent dans Pékin. Mais comme le gouvernement chinois refusait toujours de signer le traité, il fallut recourir à la force et les Anglais finalement mirent le feu au Palais d'été, en représailles notamment du massacre de plusieurs officiers parlementaires de leur armée.

Avant d'en terminer avec l'histoire de l'Armée d'Afrique entre 1871 et 1906, on ne peut omettre sa participation à la campagne de Chine de 1900-1901.

Après la courte guerre sino-japonaise

Entrée des troupes alliées dans Pékin.

Soldat des troupes régulières chinoises.

de 1895, qui révèle la décadence et la faiblesse de l'Empire du Milieu, face aux jeunes appétits nippons, les puissances européennes sont intervenues et, tout en modérant les ambitions du Japon, se font octroyer des bases et de larges concessions par le gouvernement de Pékin. Les traditionalistes chinois, groupés autour de l'impératrice Tseu-Hi et du prince Touan, suscitent et encouragent en sous-main la révolte populaire dite des «Boxers», qui massacrent les chrétiens autochtones, assiègent les légations de Tien-Tsin et de Pékin, après avoir assassiné le ministre d'Allemagne Ketteler.

Les puissances européennes et le Japon dépêchent des contingents pour protéger leurs ressortissants. Les forts de Takou, sur le golfe du Petchili, sont réduits au silence le 17 juin. Tien-Tsin est pris, le 14 juillet.

Entre-temps, l'amiral anglais Seymour a marché sur Pékin avec des moyens trop mesurés et a dû rétrograder. C'est seulement à partir du 14 août que les troupes alliées parviendront à libérer les légations assiégées et coupées du reste du monde depuis le 20 juin.

Les troupes de marine dépêchées d'Indochine et les compagnies de débarquement de la flotte se sont particulièrement distinguées au cours de ces opérations et sont entrées les premières dans Pékin, le 14 août, au petit jour.

Mais, ultérieurement, quand se constitue au sein d'une force internationale, sous les ordres supérieurs du généralissime allemand, le feld-maréchal Von Waldersee, le corps d'occupation français commandé par le général Voyron, un régiment de marche de Zouaves, à deux bataillons, entre dans sa composition et prend part aux tournées de police interalliées contre les dernières bandes de Boxers, dans le Tchi-li, jusqu'au milieu de l'année 1901.

Le pittoresque uniforme des Zouaves, leur discipline, leur allant et leur bonne tenue font merveille.

Après la dissolution du régiment de marche, le drapeau, confié à sa garde pour l'expédition de Chine, est solennellement déposé aux Invalides, en novembre 1901, devant les détachements de tous les corps de troupe de la garnison de Paris. ■

Le départ des Zouaves

Pierre Loti

Dans son ouvrage paru en 1905 : *La troisième jeunesse de Madame Prune*, Pierre Loti, officier de marine à cette époque, raconte, après l'affaire de Chine, le départ des troupes françaises, en particulier celui des Zouaves. Le colonel, commandant du bataillon des Zouaves, venait d'écrire à l'amiral commandant la flotte, restant en Chine, une lettre faisant part de l'émotion des troupes et de leur gratitude envers les marins. L'écrivain s'en fait l'écho.

« Amiral, je reçois votre dépêche et viens de la communiquer à notre bataillon ; il a poussé un hourra en votre honneur.

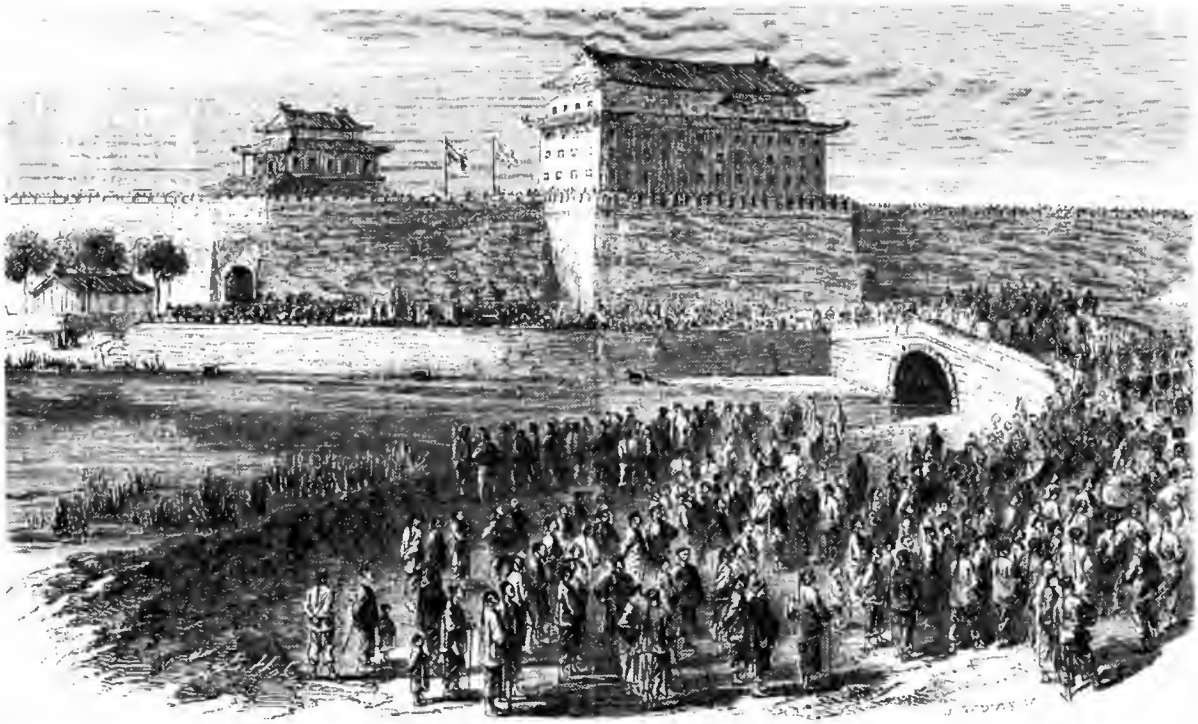
« Vous ne vous étiez pas trompé, le salut de notre drapeau était le salut de la 2e brigade à nos frères de la flotte qui, après nous avoir si bien tracé notre devoir au début de la campagne, ont ensuite pendant des mois accepté la charge lourde, pénible et ingrate d'assurer notre bien-être.

« Mais, dans l'esprit de tous, ce salut devait aussi et surtout aller à vous, amiral, dont nous avons senti vibrer l'ardent amour de la patrie, à vous que nous aimons tous et que nous aurions été heureux de servir...».

Quand j'ai relu cette lettre toute militaire, toute simple et vibrante aussi, que notre cher amiral a gardée parmi ses papiers de souvenir, la scène de ce départ de Zouaves s'évoque soudainement à ma mémoire. Un cadre sinistre, extra lointain : le golfe de Petchili. Une mer inerte, sous la lourdeur d'un ciel incolore qui semblait couver de la fatigue et de la fièvre. Et là tout à coup, dans l'atmosphère sourde, au milieu du silence accablé, une clameur magnifique et jeune ; quelques centaines de naïfs enfants de France, donnant de la voix éperdument, tandis que s'inclinaient sous leurs yeux, pour un adieu grandiose, ces loques sublimes qui s'appellent des drapeaux.

Ceux qui criaient ainsi à pleine poitrine étaient des matelots et des Zouaves. Les Zouaves s'en retournaient vers leur village natal, ou vers leur seconde patrie algérienne. Les matelots, eux, restaient; pendant de longs mois indéterminés, leur exil devait durer encore. Et cela se passait, ces hourras et cet adieu, au fond d'un golfe étouffant de la mer jaune, à la saison des orages de juillet, pendant l'horrible canicule chinoise.

Notre *Redoutable* - tandis que son équipage, pour une minute, se grisait ainsi de juvénile enthousiasme - languissait immobile, semblait mort, entre les eaux couleur de boue et le ciel plombé ; et, comme chaque jour, ses murailles de fer condensaient la



Pékin, entrée solennelle des autorités alliées.

chaleur mouillée où s'anémiaient à la longue les robustes santés et pâlissaient les pauvres figures de vingt ans. Au contraire, le paquebot plus léger, qui allait emporter ce millier de Zouaves, évoluait en ce moment avec un air d'aisance sur la mer amollie ; il manœuvrait de façon à passer à poupe de notre cuirassé énorme, pour ce salut que doivent à l'amiral ceux qui ont fini et qui vont partir.

Nous connaissions de longue date ces Zouaves-là, et une sorte de fraternité particulière les unissait à nos hommes. C'est nous qui, l'année précédente, les avions installés, au pied de la Grande Muraille, dans le fort chinois où ils avaient habité durant l'hiver ; c'est nous ensuite qui avions assuré leur ravitaillement et leurs communications avec le reste du monde, dans ce recoin perdu.

Quand enfin quelques-uns des leurs étaient tombés sous les balles russes, nous étions venus assister aux funérailles, notre amiral lui-même conduisant le deuil - un cortège que je revois encore, sous les nuages blêmes d'un matin de novembre, aux premiers frissons de l'automne, pendant que s'effeuillaient sur nous les tristes saules de la Chine .... Et, en reconnaissance de cela et de mille choses, leur bataillon s'appelait «le bataillon de l'amiral Pottier» .

Maintenant, l'heure sonnait pour eux de quitter l'affreux Empire jaune. A part une vingtaine, qui dormaient en terre d'exil, dans le petit cimetière improvisé de Ning-Haï, ils s'en

retournaient vers l'Europe. Nos matelots, toute la nuit d'avant, sur une mer remuée et dangereuse, avaient peiné pour embarquer leurs munitions, leurs bagages, - et ils avaient fait cela avec l'abnégation habituelle, sans un murmure, sans se demander : «Pourquoi s'en vont-ils, les Zouaves ; pourquoi s'en vont-ils, tous les soldats, tandis qu'il n'est pas question de retour pour nous, les marins, fatalement voués, de par les conditions mêmes de cette campagne très spéciale, aux besognes obscures et aux épuisantes fatigues ?... »

Donc, le paquebot qui portait «le bataillon de l'amiral Pottier» s'approchait tranquillement du *Redoutable*, tous les Zouaves sur le pont, en rangs serrés, tournant vers nous des centaines de têtes brunies, coiffées du bonnet écarlate. C'était au déclin d'un soleil qu'on ne voyait pas, mais qui diffusait de mauvaises lueurs rougeâtres dans le ciel épais et sur la mer boueuse ; le cercle de l'horizon restait imprécis, perdu dans les vapeurs de ces orages qui menaçaient toujours, sans fondre jamais ; et, çà et là, de monstrueuses fumées noires, comme des haleines de volcan, soufflées par des navires de guerre, complétaient la laideur lugubre des aspects qui nous furent familiers durant plusieurs mois dans le golfe de Takou.

Cependant, on avait fait monter tous nos matelots pour regarder partir les Zouaves. Et quand, en leur honneur, la musique du *Redoutable* entonna la Marseillaise, on vit d'abord, sur ce paquebot qui s'approchait, les centaines de bonnets rouges tomber, d'un même mouvement d'ensemble, découvrant le velours des cheveux ras sur les têtes brunes ou blondes ; ensuite s'élevèrent les habituelles clameurs : « Vivent les marins ! Vive l'amiral » - les matelots répondant : « Vivent les Zouaves ! »

Au commandement, ou au sifflet des maîtres de manœuvre, ces immenses cris étaient réglés, de manière qu'ils partaient à l'unisson et que les paroles s'entendaient claires. Et le beau fracas de ces voix d'hommes couvrait le bruit des tambours et des cuivres, ébranlait chaque fois l'air morne, pendant que s'abaissaient et se relevaient lentement, pour un salut, les pavillons des deux navires, leurs larges étamines tricolores, éclatantes ce soir-là sur les nuances tristes de la mer et du ciel.

Mais, comme encore cela ne dépassait pas le cérémonial coutumier des départs, le commandant des Zouaves improvisa une chose qui ne s'était jamais vue : en passant à l'arrière du cuirassé, sous la galerie où se tenait notre amiral, faire déployer le drapeau du bataillon, son drapeau d'Afrique et s'incliner devant lui.

Alors, à cette apparition, qu'on n'attendait pas, du vieux fétiche aux trois couleurs. les hourras plus formidables s'élevèrent à nouveau des mille poitrines de ces exilés,venus ici, dans ce golfe morose, sacrifier sans une plainte

des années de jeunesse et risquer d'y mourir.

Et tout cela, c'était de la beauté, de la vie : enthousiasme des jeunes, des braves, des simples, pour des idées simples aussi, mais superbement généreuses, - et sans doute éternelles, malgré l'effort d'une secte moderne pour les détruire ....

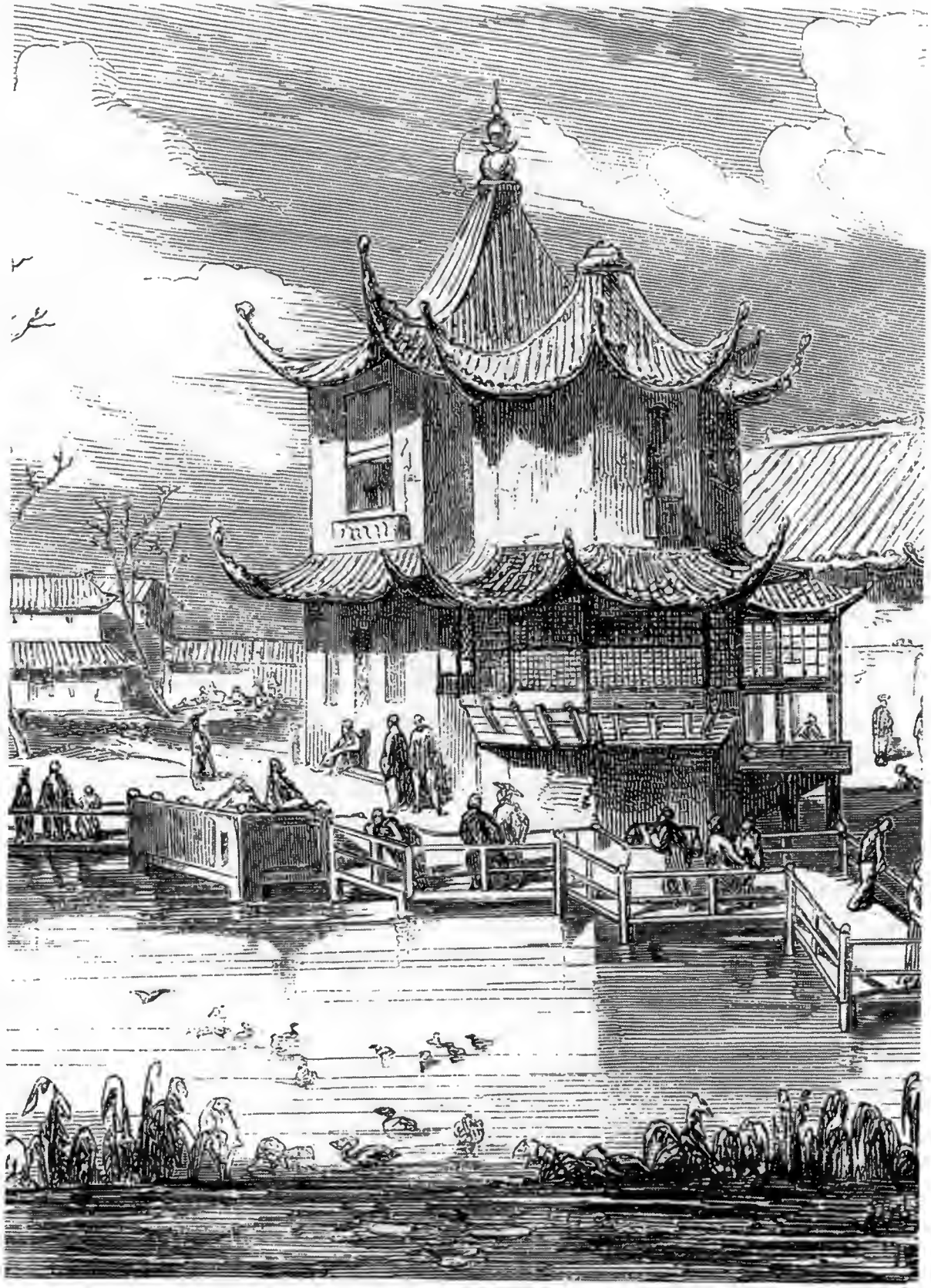
Les cris finissaient et le silence retombait à peine, quand je fus averti par un timonier que l'amiral me demandait sur sa galerie

- Je voulais savoir, me dit-il, si vous étiez sur le pont, si vous aviez assisté à ça .... N'est-ce pas, c'était beau ?...

Et, tandis qu'il continuait de saluer en souriant le bateau des Zouaves qui s'éloignait, je vis que ses yeux s'étaient voilés de larmes.

Il fut vite diminué à notre vue, leur paquebot, toute petite chose en fuite, traînant sa fumée noire vers les lointains de ce néant sans contours et de nuance neutre qui était la mer. Cela semblait invraisemblable que ce petit rien, noyé dans du vide infini, dût un jour atteindre la France, car on la sentait ce soir à des distances qui donnaient le vertige, derrière tant de continents et de mers ; on savait cependant qu'au bout d'un mois, de cinq ou six semaines, cela arriverait ; alors quelques-uns de ces matelots, qui criaient si joyeusement tout à l'heure, regardaient maintenant là-bas, au fond des grisailles du soir, la disparition de cet atome de paquebot, avec une expression de figure changée et, dans les yeux, une tristesse d'enfant. ■

Clairon de Tirailleurs en Chine en 1885
dessin de Rollet de l'Isle



Un pavillon dans le jardin du palais d'été.

L'Armée d'Afrique aux Dardanelles

Annie Krieger-Krynicki

L'expédition des Dardanelles fut imaginée en 1915 par Winston Churchill, premier Lord de l'Amirauté, afin de protéger la route des Indes, par le canal de Suez, des attaques allemandes et pour soulager la pression sur le front européen en ouvrant un second front contre les Turcs, alliés des Empires Centraux contre la coalition formée par la France, le Royaume-Uni et la Russie.

L'objectif était de forcer le détroit des Dardanelles, protégeant Constantinople, long de soixante kilomètres, large de un à sept kilomètres et faisant communiquer la mer Egée et la mer de Marmara. Le 18 mars, le détroit fut l'objet d'une tentative de force par la flotte franco-britannique forte de dix-huit bâtiments de ligne : trois sont coulés par des mines dérivantes, trois endommagés.

Le débarquement au Cap Hellès entraîne de lourdes pertes. Les troupes terrestres s'installent dans la presqu'île de Gallipoli mais se trouvent sous le feu des forts, défendus par les troupes de Mustafa Kemal et du général allemand von Sanders, et ne disposent d'aucune profondeur de territoire.

En dépit de l'avancée de trois bataillons devant Krithia, les 6 mai, 28 juin et 12 juillet 1915, les forces anglo-françaises, commandées par le général Hamilton, ne peuvent forcer les lignes turques tandis que la lutte continue sur mer. Huit sous-marins français et anglais sont coulés, pris dans les filets protégeant le détroit. Les combats se déroulent à Suvla du 6 au 23 août. Mais l'offensive alliée est bloquée par une armée turque constamment renforcée.

Le général Hamilton est remplacé par Monro. Malgré les pertes humaines, le 14 septembre à Calais, les deux ministres de la guerre, A. Millerand et Lord Kitchner, pourtant initialement opposés à l'initiative, décident de gagner du temps ; l'évacuation n'est

Arrivée des troupes françaises aux Dardanelles en 1915.

décidée qu'à partir de l'automne et elle est progressive jusqu'au 9 janvier 1916.

« L'enfer de Gallipoli » aura coûté à l'expédition alliée 117 000 hommes, dont 28 000 tués, 11 000 disparus et 78 000 blessés du côté britannique et, du côté des Français, de 27.578, commandés successivement par les généraux d'Amade, Bailloub, Brûlard et Gouraud, lui-même grièvement blessé, 182 officiers et 3 500 soldats tués, 42 officiers et 6 500 soldats disparus, 354 officiers et 17 000 blessés. « Toutes les nations avaient envoyé près de Seddul-Bahr leurs fils mourir à Gallipoli : Français d'Algérie, Sénégalais, goumiers du Maroc, Ghurkas et pendjabi britanniques ».[1]

1.D'après Pierre Miquel, *Les Poilus d'Orient*, 2004.

L'opération aurait permis le regroupement des forces évacuées dans les régions de Salonique en Théssalonie et le développement ultérieur d'un front balkanique. Mais le rapport de la commission d'enquête, institué en 1916-1917 sur l'ordre des Communes, est accablant : « Dés le début, les probabilités d'échec dépassèrent les probabilités de succès » et les avis des historiens sont très partagés sur le résultat et les bénéfices de cette initiative britannique. On a voulu seulement ici recueillir des témoignages particulièrement saisissants (et dont l'un est inédit) sur le sort de cette armée d'Orient et de ses poilus en l'honneur desquels une médaille commémorative d'Orient et des Dardanelles a été frappée. ■

GOLFE DE SAROS
MER DE MARMARA
GALLIPOLI
VERS CONSTANTINOPLE
SELVELI
YALOVA
NAGARA
MAIDOS
CHANAK
DARDANELLES
KILID BAHR
LES DARDANELLES
FORT
RTOGRUL
SEDEL BAHR
KOUM KALE
CONSTANTINOPLE
MER DE MARMARA
Gallipoli
DARDANELLES
BROUSSE

Récits des Dardanelles

Jean Giraudoux

Jean Giraudoux(1882-1944), affecté comme sergent de réserve au 176 RI, composé de bataillons de Riom, Bordeaux et Grenoble, rédige un *Carnet des Dardanelles* qui contient des aperçus tragiques, légers ou empreints d'un humour désenchanté sur l'expédition.

Il a débarqué à Seddul Bahr le 21 mars : « Premières marmites (obus) sur la plage »... 22 mai : « nous rejoignons le colonel au haut du bois d'oliviers, sur un plateau mal protégé, mais d'où la vue est merveilleuse : à droite... le fond est Ténédos, à gauche Troie, le large les Dardanelles - à droite Imbros, les montagnes, la vallée riante. Le temps s'est levé. La bataille aussi. Ouragan de balles autour de nous. Petit Zouave tué devant... Les Zouaves donnent et sont très éprouvés. La tranchée de cadavres est reprise par les Turcs ».

23 mai : « A 8 heures, je pars pour la plage reconnaître la cantine de la baie des Ghourkas. Bain. J'abandonne mes chaussettes sur le rivage. Quelques obus. Tous les hommes nus sur la plage, beaux Anglais, beaux Sénégalais, Français trapus et agiles. Cure de soleil... Mauvaise nuit : les balles viennent nous rendre visite. Grosse fusillade ». Deux compagnons blessés visités à l'infirmerie de campagne.

24 mai : « Cette belle vallée où les homme jouent avec la mer à gauche et à droite, c'est la vallée heureuse de Puvis (de Chavannes). Routes, cyprès, oliviers, ruisseaux....fontaines, ces 500 000 hommes au repos autour des canons tigrés, cette guerre qu'on fait avec des symboles, des oliviers arrachés au-dessus des caissons, ces hommes volants, ces chevaux en horde, ces dépôts de munitions, ce pigeon sur ce village en ruine, ces caps, ces promontoires. Troie au fond...

On entend : « C'est l'Asie qui tire ? Non, c'est l'Europe, c'est le mont de l'Arbre ? Non, c'est l'Asie. » Avec qui sommes-nous en guerre ? Africains et Américains participent sans haine à la lutte de ces deux continents ennemis. Pour qui ces beaux navires qui, à nos deux côtés, patrouillent les deux continents ? Aux dieux ? La plage où les cavaliers nus à cheval se baignent. Jamais je n'ai vu la mer si belle. Mais les chevaux blancs des spahis ont été peints au permanganate et prennent des reflets mordorés afin de tromper les tireurs turc qui les guettent du haut des escarpements de l'Achi Baba ! »

Le 28 mai : « Bombardement toute la matinée au-dessus de nous ». Il énumère sans commentaire les morts et les blessés. Pour combler les vides, il

est promu sous-lieutenant à titre provisoire le 1er juin. La camaraderie est très forte et il fête évidemment sa promotion avec les survivants car il faut garder le moral. Il rédige un menu avec dessin d'une houri devant une mosquée idéalisée de Constantinople : « Potage *Sed ul Bahr*, entrecôte *Eski Hissandrik*, petits pois *Sin Repé*, crème Sli *Baba*, fromages *Wilhelmine*, petits-beurres *Gallipoli*, café à la turque (naturellement) ! ». La guerre s'enlise avec la consolidation de la ligne et tourne à l'affrontement de tranchée à tranchée, les adversaires séparés par moins de 40 mètres.

8 juin : « Montée en ligne par les boyaux interminables. Ma section, la dernière arrivée aux Zouaves. Relève. Sommes en liaison avec les Anglais. Cadavres si nombreux de coloniaux. Tranchée d'où les pieds sortent de chaque côté. Au-dessus, une petite croix. Odeur ! Mouches ! ... Une petite alouette, séduite par nos gamelles, nos fusils, plane au-dessus de la tranchée. Elle la suit exactement, chaque rentrant, chaque sortant. Les Turcs n'ont qu'à dessiner son vol pour savoir nos retranchements »...

Le 9 : « Des mitrailleuses on voit les Dardanelles, redoutes de la première division, redoute turque formidable... Mort de mon pauvre ami Leroux, de l'aumônier, du lieutenant Stéfain ; d'un 75 sans doute... je retrouve sa pauvre canne... Gros bombardement à la tranchée. Trois morts. Dîner (la louche, traversée par un éclat...) Enorme obus de 200 ou 220... On monte le soir aux tranchées ».

Déjà blessé le 21 juin à *Sedul Bar* (sic), selon la citation, il a tenu rester à son poste jusqu'au soir avant d'être évacué avec une deuxième blessure à l'épaule gauche. Chevalier de la Légion d'honneur et Croix de guerre avec palme pour ces faits.

De ces Carnets, il avait tiré en 1939 un livre très élaboré, *Adorable Clio* : « Dardanelles : Minuit... Les grenouilles du ruisseau turc répondent à nos grenouilles dans un langage convenu, et je n'en comprenais pas ce qui se rapporte au temps. Un canon d'Asie plus étroit que le Français d'un millimètre, l'attaquait avec furie et, dilaté, s'apaisait. Chacun, sûr de sa mort, passait et confiait sa lettre d'adieu à son voisin de droite, immortel. ■

Lettre à ses parents

Marcel Krieger

Lettres de Marcel Krieger (mai 1915 - septembre 1915) Marcel Krieger, né le 31 octobre 1899 à Tlemcen en Algérie, engagé volontaire, fut incorporé au 2e bataillon territorial de Zouaves sous les ordres du commandant Bernadotte, et débarqua d'un navire de guerre, venu de Bizerte, à Seddul-Bahr (la barrière de la mer).

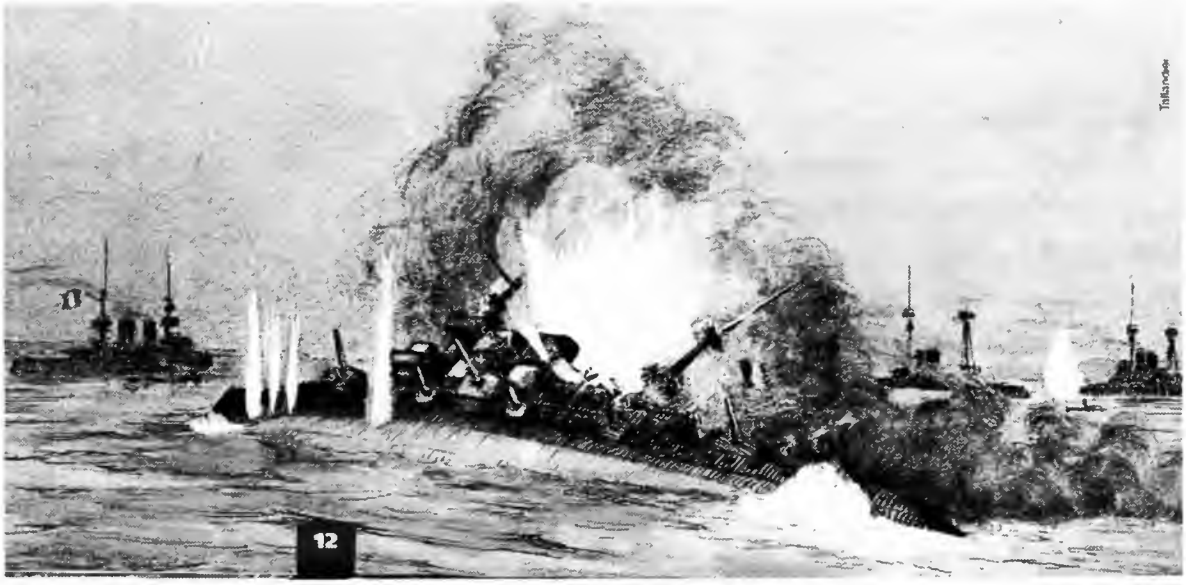
Dans sa première lettre à ses parents (28 mai), il explique, non sans l'humour dont il ne se départira jamais, le désastre du débarquement : « Vendredi 13 mai, cela a dû porter malheur au régiment....nous avons pris des tranchées au prix de 800 hommes dont 21 commandants, 5 capitaines et une douzaine de lieutenants ».

Depuis le 8 mai, les troupes françaises sont en effet bloquées dans le ravin sinueux et escarpé où coule le Kérévès-Déré, ruisseau aux écrevisses, mince filet d'eau rouge bordé d'asphodèles. En avant, la plaine est aride jusqu'à la colline des Oliviers, premier contrefort de l'Achi-Baba (*le Père Gypse*) d'où les Turcs et les Allemands arrosent les tranchées.

Le décor est planté : « J'ai visité le fort de *Sid El bahr* (sic) et une batterie énorme. C'est merveilleux de voir l'effet de l'artillerie de marine sur ces énormes canons (turcs). J'ai ramassé des éclats d'obus qui pèsent bien 40 kg ».

Mais il est immédiatement envoyé en première ligne, comme sergent, avec la 1ère section de mitrailleurs du 2è régiment de marche d'Afrique : «

Rien n'est aussi atroce que de rester 4 jours et 3 nuits en première ligne, sans dormir une minute, et 36 heures, sans manger et 48 heures sous la mitraille. » Les boyaux des tranchées sont en enfilade du feu des canons de 75 et des mitrailleuses des Turcs qui sont à 40 mètres de leurs tranchées. « On ne se fait pas une idée de ce qu'est la guerre, surtout celle-là où on ne fait ni blessés ni prisonniers, rien que des morts... Il y en a qui sont devenus fous



Le cuirassé Le Bouvet, victime d'une explosion, disparaît en quelques minutes.

et moi-même en revenant, je ne distinguais plus les couleurs... C'est la vue des blessés et de morts qui vous glace aussi. Le 28 mai. Gallipoli. »

En recevant des lettres de ses parents qui mettent de 15 à 20 jours, il se rendra compte de leur affolement et change de ton. « Mes lettres sont un peu cafardeuses mais lorsqu'on s'habitue aux horreurs, c'est plutôt intéressant et même amusant. Les obus nous font encore baisser la tête mais nous ne nous couchons plus à plat ventre ; le 10 Juin : « Entre les lignes s'étendent des flopées de macchabées turcs et français datant d'une bataille de huit jours ».

II écrit désormais du camp de l'Eperon. La ligne s'est stabilisée entre Eski Hissarlick et le Kérévès-Déré. La tentative de prise de la Redoute *Bouchet-Sapé* s'avère un échec (le 176 de ligne, les Sénégalais et les Zouaves ont été repoussés).

« L'assaut est enfin donné aux chevaux de frise...arrosage de l'artillerie... assourdis, aveuglés et étouffés par la fumée, des cailloux tombent sur la tête ».

Des servants de pièces s'enfuient, d'autres ont été portés malades, le sergent Krieger reste seul à commander la section et à servir : « Je suis obligé de me mettre à la pièce d'artillerie.

Nous arrosons les Turcs ». Bilan : « avance superbe de près d'un kilomètre dans les lignes de tranchées turques. J'ai perdu 6 hommes dont un, mort ». « Cette tranchée avait 30 mètres de profondeur ; quand j'y suis arrivé, elle n'avait plus que 50 cm. Il y avait trois couches de Turcs et une de Français. Quand on marchait, c'était élastique et on s'enfonçait les jambes dans des membres enchevêtrés : j'ai vu un téléphoniste accrocher son fil à la main d'un macchabée dressée vers le ciel...

En avant, à perte de vue, c'est le champ de bleuets comme on l'appelle à cause des capotes bleues comme nous en portons tous. Ils sont là, clairsemés, la face en avant »...

Et voici l'ennemi :

« J'en ai vu des Turcs, d'abord des morts mais aussi des vivants et de très près. Ils ont voulu sauter dans la tranchée... Ils n'étaient pas loin et tiraient à coup de fusil. J'en ai tué et beaucoup avec la mitrailleuse ». Il reconnaît que, s'il est tué, il aura vendu chèrement sa peau. « ... J'ai regardé les Turcs morts qui étaient dans la tranchée visée. Il y avait aussi parmi eux des blessés, vivants, que nous avons fait prisonniers. Ce sont des gaillards robustes de 35 à près de 40 ans, avec d'énormes têtes et des figures farouches encadrées de barbes noires. Nous, jeunes gens de 19 ans, avons combattu des hommes pareils ! » Il signale avec fierté leur succès : la prise du Haricot, position célèbre et convoitée « où Zouaves et Sénégalais avaient échoué ». Mais le 7 juillet dans sa lettre, il avoue avoir eu de la casse dans la section. Il doit remplacer le sous-officier ; « une balle a traversé mon casque de part en part et s'est bien gardée de me toucher. C'est le grand jeu à la guerre de toujours passer entre les balles et de voir tomber les obus là où l'on n'est pas ».

Une lucidité désenchantée. Il est sans illusion depuis qu'il a été en première ligne et dénonce les mensonges de la presse d'Oran du 9 avril, reçue le 20 juin, sur le déroulement satisfaisant des opérations. Il évoque les bobards qui traduisent la lassitude des poilus : « Il est plus que jamais question de départ pour la Syrie. Nous travaillons ici pour les Anglais ». Le 10 juin : « Impossible de gagner tant qu'il n'y aura pas de troupes Asie. Les batteries de marine ne peuvent rien contre les batteries volantes des Turcs ». Le 1er juillet : « Comme en France, nous progressons peu à peu mais je dis que s'il faut prendre la Turquie mètre par mètre nous en avons pour l'éternité ». Le 19 juillet.

Camaraderie et fraternisation. C'est un grand réconfort que la présence des camarades d'Algérie. Les 2e et 3e Zouaves du 1er régiment de Zouaves avaient été composés de réservistes ou d'engagés volontaires de Bône, Oran, Philippeville et Bizerte. Les musulmans avaient été écartés afin de leur éviter un affrontement aux Turcs musulmans.[2] Tous se connaissaient et Marcel Krieger en donne régulièrement des nouvelles. « Tous les camarades sont indemnes »... Mais « ce pauvre Théo[3] a été tué, en chargeant à la baïonnette, par plusieurs balles, à 15 heures. C'est le premier de mes camarades qui sera tombé ». Le 28 mai. Avec des camarades, il va chercher deux blessés ensevelis à demi dans une sape pleine de cadavres dans un boyau

2. Pierre Miquel, ouvrage cité.

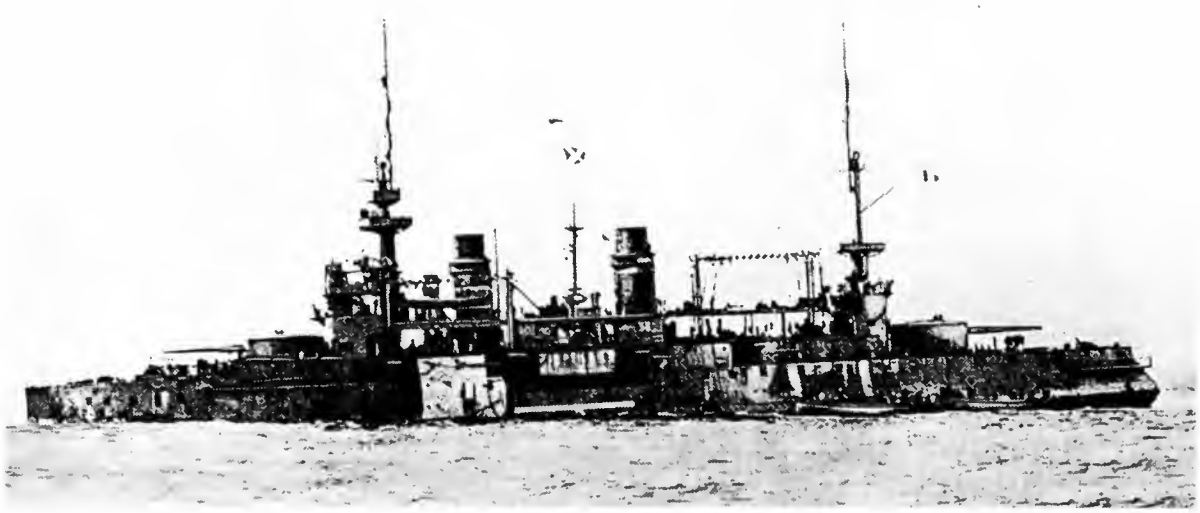
3. Théo de la Porte, fils du conservateur des Eaux et Forêts d'Oran.

découvert, à 4 ou 5 mètres des tranchées turques : leur caporal est décoré par le général Gouraud lui-même et la section inscrite à l'ordre du jour. Le 10 juin. « J'ai fait un déjeuner sur l'herbe avec le caporal décoré et fait des cabrioles au grand scandale des Turcs qui nous envoyaient une grêle de balles dès qu'ils voyaient une guibolle... J'en ai profité pour cueillir des fleurs d'ici ». Il attrape une ciagel et envoie le tout, séché, à ses frères et sœurs. Le 19 juin. Il fait le bilan, le 7 juillet : « Sur 250 hommes, plus que 60 dans les autres compagnies où sont les camarades mais qui, eux, se portent bien ; nous nous voyons de temps et temps et nous communiquons nos nouvelles. Mais tout a changé : « Si tu voyais comme nous sommes habillés ici, tu ne reconnaîtrais plus les Zouaves, nous avons une tenue de drap kaki-vert et une capote d'infanterie bleu-ciel avec une chéchia kaki et une tenue de toile jaune très légère avec un casque de même couleur. Il ne reste des Zouaves que la ceinture que l'on ne voit pas... Les hommes ne portent pas de linge de corps car on ne peut le laver. Quand c'est sale, on s'habille à neuf dans les sacs des blessés ou des morts ». Le 19 juin « Un camarade, C*** est allé aux tranchées, équipé comme Tartarin ». Le 10 juin. « A part la fatigue, la faim, le sommeil, la mauvaise odeur, le froid, le chaud, les balles, les marmites et les Turcs, on est très bien ici » !

Mais le ton redevient tres grave le 28 juillet : « J'ai retrouvé une photographie de l'escouade dont nous faisions partie à Oran quand nous étions élèves caporaux et j'ai constaté que sur 15 environ, tous ont été tués sauf notre trio (A de L, Paul et moi) ». Il a déjà écrit le 19 juin à ses parents que son meilleur ami A de L « a failli laisser sa peau » et lui-même ne compte plus les occasions qu'il a eues « de claquer ». Devenu fou, Bar*** dès les premiers engagements, a été évacué ; Bar*** blessé, évacué. A de L et Paul, évacués à leur tour à Ténédos, sont cités à l'ordre du jour après la bataille du 2 juillet. (Le 19 juillet) comme le commandant Boll d'Oran. Lui-même remplit les fonctions de sous-lieutenant adjoint.

Fraternisation (le 10 août) : Il se sent désormais très isolé « J'ai été visiter les Anglais qui sont à notre gauche. Les Sénégalais, les coloniaux, les légionnaires et les lignards à droite... les Anglais sont extraordinaires : ils gardent un flegme que nous ne saurions avoir dans les mêmes circonstances. Ils font la guerre en amateurs comme nous ferions du cheval ou de la bicyclette... On fait des échanges avec les Anglais qui n'ont que des biscuits et des conserves contre des vivres frais ».

La popote : Les colis se font rares ou sont retardés : Gallipoli est sous le coup d'un quasi blocus ; le chocolat se gâte vite ; une boîte de choucroute fait sensation comme la bouteille de marc et le saucisson. Il demande dans ses



Se portant au secours du " Bouvet, le " Gaulois " a été endommagé par les obus. Faisant eau de l'avant, il sort lentement du détroit.

lettres de la teinture d'iode et surtout, du bicarbonate de soude car « l'estomac se fatigue vite aux tranchées, du lait condensé, des conserves de légumes ». Mais l'ordinaire est souvent extraordinaire : « Un obus a projeté dans le dîner apporté aux tranchées une pluie d'os et de viande pourrie ». Il ne compte plus les éclats d'obus ou de schrapnel qui parsèment la soupe. « On regarde courir les mouches vertes et les asticots sans y faire attention ».

Le 10 juin « Ce qu'il y a d'écœurant et d'horrible, c'est que l'on arrive à plaisanter ». Dans ces conditions, la dysenterie frappe la quasi totalité des hommes car « les mouches envahissent tout, c'est infect ». Marcel Krieger réclame surtout et toujours des cigarettes ; il fume un paquet par jour : « On fume, pour passer les nuits blanches sous la mitraille, des cigarettes chinoises à 3 sous, ce sont les meilleures. » Le19 Juin. Il décrit son installation : « J'habite un trou très confortable mais très humide car il est creusé dans l'argile et on y moisit un peu : 1 m 80 sur 1 m 30 » le 10 août.

Le 18 septembre, bien qu'atteint de dysenterie, il refuse d'être évacué et reste à son poste. Atteint d'une balle au cœur, à 8 h 30, tirée d'un créneau de la tranchée turque, il gagne debout le poste de secours avant de s'effondrer. « Au feu, il s'est conduit en brave à chaque engagement, fortifiant le moral de ses hommes ; il est mort en soldat. » selon la citation du général Bailloud, commandant la 156e division qui le décore de la croix de guerre à titre posthume. Il fut enterré au cimetière de la Division, à droite du boyau menant à la Redoute Bouchet, au lieu-dit Les Oliviers. Sur une croix, un cœur en zinc, portait gravée son épitaphe. ■

Un professeur de la Faculté d'Alger raconte

Jérôme Carcopino

Jérôme Carcopino de l'Académie française et de l'Institut. (1881-1970) Normalien, agrégé d'histoire, helléniste, élève de Gustave Bloch, il se consacre à l'étude de l'antiquité romaine. Parmi ses ouvrages : *César* (1936), *Aspects mystiques de la Rome païenne* (1941), *La correspondance secrète de Cicéron* (1948), *Le Maroc antique*, mais il est surtout célèbre par *La vie quotidienne à Rome à l'apogée de l'Empire* (1938).

Professeur à la Faculté des lettres d'Alger de1912 à 1920, il est mobilisé en août 1914 dans le 2e bataillon de Zouaves (où sont versés les pères de famille - il a quatre enfants). A titre de lieutenant, il commande la quatrième compagnie territoriale dudit bataillon et débarque de Bizerte à Sedddul-Bahr : « Ma compagnie qui était composée de braves gens qui se connaissaient pour la plupart, où les uns comptaient des amis, les autres retrouvaient des voisins, avait l'allure d'une garde nationale...Il y avait dans tous ces soldats l'âme vraiment guerrière qui les exaltera le 18 juillet 1915... Partis presque joyeux de Bizerte ». Il fait popote autour d'une table de rondins, assis sur des caisses, avec des Français d'Alger : cadres de banque, instituteur, commerçant et retrouve le surveillant général du Lycée ben Aknoun. Monotone, la nourriture : singe et viande frigorifiée, vin à volonté si l'eau est rare.

« Une marmite projetée d'Achi Baba venait de tomber... à quelques mètres de notre table... Lorsque s'est dissipé le gros nuage de fumée que l'obus avait soulevé, deux brancardiers étaient en train de transporter sur une civière le corps d'un malheureux qui, de loin, paraît avoir été coupé en deux. Mes camarades n'avaient pas bronché. Depuis des semaines, ils en avaient vu bien d'autres...

« La nuit du 18 juillet fut, pour nous, une nuit de souffrances et d'horreur. Un bataillon de Sénégalais, encadré par nos détachements de conduite, descendit ; il devait s'embarquer pour une semaine de repos à Ténédos. L'un d'eux avait dû être assez imprudent pour allumer une flamme. Les Turcs furent alertés et un intense bombardement a commencé ; cris de frayeur, hurlements de souffrance, blessés qui s'effondrent dans le sang, morts que l'on transporte sur des civières. 17 tués, une cinquantaine de blessés. Le 2e bataillon territorial de Zouaves intervient ; ces braves gens étaient des braves. Ils avaient un tempérament de grognards. Sans se soucier des éclats qui les frappaient aussi, ils partent au secours des Sénégalais et leur dévouement est si méritoire que deux croix de guerre

furent décernées au médecin du bataillon et à l'infirmier... heures atroces...

Il évoque dans le splendide paysage, les vents porteurs d'une poussière qui a arraché aux cadavres pourrissants des miasmes : ceux de la dysenterie, de la jaunisse, de la dengue paralysante sans parler des tirs de batteries turques à 3,5 kilomètres. Et donc « *Pourquoi et comment nous avons tenu* » : « grâce à la franche intimité de leur fraternelle camaraderie... A la plage, je retrouvais mes Algériens qui me racontaient les derniers potins qui circulent entre la rue Michelet, la rue d'Isly et Bab et Oued, et dont la nostalgie se soulageait par l'évocation des paysages et des souvenirs qui nous étaient également chers ».

Il côtoie aussi les orientalistes de sa Faculté : « Aux Dardanelles, les intellectuels étaient gâtés car chaque soir ils pouvaient échapper à l'obsession de leur détresse présente, par la sereine contemplation de sites consacrés par deux millénaires de légendes et d'histoire » : le bras de mer des Dardanelles s'appela Hellespont, du nom d'Hellé, fille du roi de Béotie qui, volant vers la Colchide sur un bélier d'or, s'y noya en tombant, d'où vient le nom de cap Hellès ; en face, la mythique Troie sur le lieu-dit Hesserlick. Aussi des fouilles furent-elles pratiquées auprès du fleuve *Kanli Déré*, « au nom Rivière sanglante de mauvais augure, hélas, justifié par les événements ». Statuettes semblables à des Tanagra, coupes, fragments de poteries furent dégagés. « Quand les bombardements et la fusillade devenaient trop intenses, ils (les soldats-archéologues) en étaient quittes pour se réfugier dans la tranchée au milieu des combattants de première ligne ». Avant de partir pour Salonique, il conclut : « Il est inutile que j'insiste sur le dernier épisode d'une campagne qui ne cessera jamais d'être à la fois gloire et malheur... » Par bonheur, si aux pires moments, elle vacillait parfois, la flamme (du triomphe de la justice) n'en était pas éteinte chez les Dardas »[4] ■

4. Nom que se donnaient les combattants français in Souvenirs de la guerre en Orient (1915-1917).

Dans la tranchée au centre le général Masnou mortellement blessé le 12 juillet 1915.

Collection particulière

Les tirailleurs sénégalais aux Dardanelles

Madeleine Stocanne

La présidente de l'Association Nationale pour le Souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient nous donne ici un texte émouvant et peu connu de l'action des troupes coloniales lors d'un conflit à la fois glorieux et très meurtrier.

La participation des troupes coloniales, singulièrement de l'Armée d'Afrique, à l'expédition des Dardanelles (1915-1916) fut massive. Il suffit de se référer à la composition du corps expéditionnaire. Lors des premiers débarquements sur les rives du détroit les 25 et 26 avril 1915, il comportait le 1er régiment de marche d'Afrique, les 4e et 6e régiments mixtes d'Infanterie coloniale, un régiment de marche de Chasseurs d'Afrique ; quelques jours plus tard arrivaient le 2e régiment de marche d'Afrique (général Ganeval tué dans les tranchées le 7 juin suivant), les 7e et 8e régiments mixtes d'Infanterie coloniale.

Un soldat du génie a décrit, dans son journal de guerre, l'extraordinaire spectacle de la partie conquise de la presqu'île de Gallipoli : « *Il est particulièrement curieux de voir, ramassé sur*

le morceau de route d'une soixantaine de mètres de longueur, un pareil échantillonnage de nationalités disparates. Il y a là des Français, des Sénégalais, des Créoles de la Martinique, de la Guadeloupe, de la Réunion, des Corses, des Algériens et des Turcs. Un peu plus loin sur la gauche, on aperçoit des Anglais, des Ecossais, des Hindous ». Car il faut savoir que les tranchées des Turcs étaient à quelques mètres de celles des Alliés.

Au sein des troupes d'outre-mer, les Africains étaient en majorité, à l'instar des régiments mixtes coloniaux qui comprenaient chacun un bataillon européen, souvent composé de Légionnaires, et deux bataillons sénégalais. Les fameux « Tirailleurs Sénégalais » étaient en réalité originaires de toute l'Afrique occidentale ; ils étaient regroupés à Saint-Louis du Sénégal pour être embarqués à destination du front occidental ou oriental. Leur pittoresque, leur courage, leur sacrifice, sont fréquemment évoqués dans les écrits de combattants. Au cours du transport par mer de Marseille aux Dardanelles, l'un d'eux raconte : « *Sur le pont nous sommes mêlés à une foule de Sénégalais qui sont tous très amusants. Leurs sergents européens présentent le plus beau type d'aventurier qui se puisse voir. Leur capitaine est un vieux briscard qui a la soixantaine et qui possède une figure vraiment typique* » ; et le lendemain : « *Hier au soir les Sénégalais et les Soudanais ont fait un concert dans leur cale. Leurs instruments étaient leurs gamelles et leurs bouteilles* ».

Les Sénégalais et les coloniaux faisant

Collection particulière

À l'embarcadère en 1915.

route vers l'Asie ne connaissaient, pour la plupart, rien de la guerre ni de la navigation ; ils recevaient « le double baptême de la mer et du feu », a dit le général d'Amade qui commandait le corps expéditionnaire, lors des débarquements des 25 et 26 avril 1915. Mais ils furent vite confrontés à l'une des opérations les plus risquées, et réussies, de l'expédition : le débarquement de diversion, effectué à Koum Kaleh sur la rive asiatique du détroit, au petit matin du 25 avril, par le 6e régiment colonial mixte (un bataillon européen et deux bataillons sénégalais).

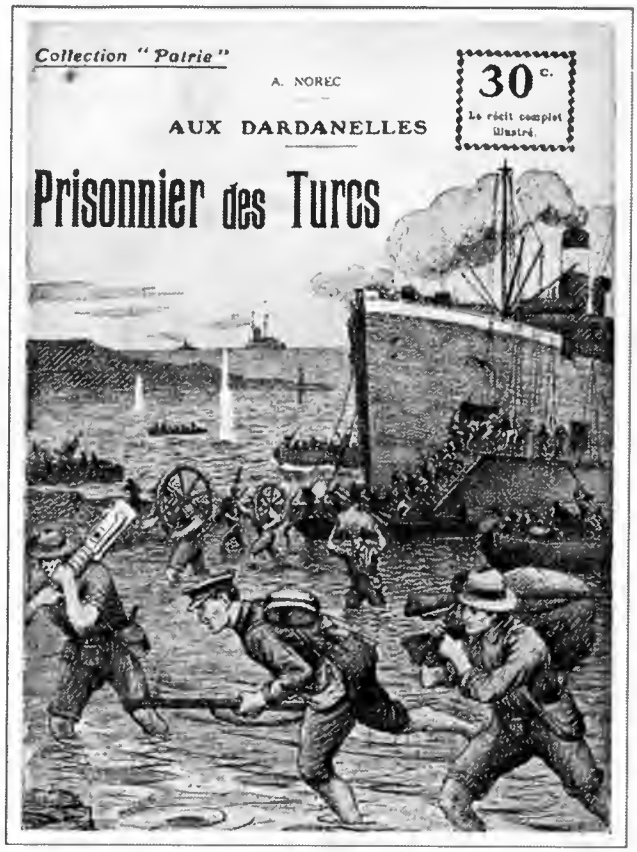
Le général Gouraud

Le débarquement de Koum Kaleh atteignit pleinement son but, qui devait faciliter celui du gros des troupes alliées, sur la presqu'île de Gallipoli au nord du détroit. Les deux bataillons sénégalais, lancés en tête à l'assaut, furent « *superbes d'entrain et de mordant ; ils escaladent les rampes du port et, baïonnette au canon, refoulent les Turcs à l'intérieur du fort, où ils les tuent* » écrit le général d'Amade.

Le lendemain, ce qui restait de la garnison turque rendait les armes, 500 étaient fait prisonniers. Mais les ordres étaient de rembarquer pour rejoindre la rive nord. Cette mission de sacrifice avait coûté 20 officiers et 766 hommes, sur 2600 engagés en chiffres ronds.

Les opérations de débarquement de l'ensemble des forces franco-britanniques sur la presqu'île de Gallipoli furent également réussies, au prix de pertes considérables ; l'importance, et la nouveauté des moyens mis en œuvre, justifient la place qu'elles ont dans l'histoire militaire. Mais le front allié, ainsi créé, si éloigné à l'époque des bases, et face à une armée turque sans cesse renforcée, n'a pu suffisamment progresser sur l'ingrate presqu'île de Gallipoli « *une noix dure à craquer* » avait dit le général anglais Hamilton.

Pendant des mois, les attaques et contre-attaques se succédèrent, au cours desquelles les généraux mouraient comme les soldats. Les troupes d'Afrique en première ligne, à l'assaut notamment des ouvrages de défense turcs, du « Haricot », du « Gouez » conservé par les Légionnaires du 1er régiment de marche d'Afrique, du « Quadrilatère », ont payé un lourd tribut. Un artilleur, en tournée dans les tranchées où régnait « une odeur épouvantable due à ces cadavres mal enterrés dans les parapets des boyaux et qui réapparaissent dès que les obus désagrègent les tranchées » rencontre un Sénégalais : « Y a pas moyen » lui dit celui-ci- « Pas moyen de quoi ?- Pas moyen de devenir vieux dans ce métier-là »...



Les Dardanelles
et la presse

98% du corps expéditionnaire fut, en outre, atteint des maladies spécifiques du terrain A partir de juillet, 100, puis 150, puis 200 hommes par jour étaient évacués pour maladie. Pour les Africains s'y ajoutaient les méfaits du froid, car si l'été est chaud sur la presqu'île, l'hiver y est rigoureux. Dès l'automne ils ont souffert du froid. Un sapeur-mineur rapporte dans son journal du 29 novembre 1915 que « Les Sénégalais sont comme le temps ; ils sont gelés, plus particulièrement des pieds. Je viens d'en voir descendre de la première ligne une cinquantaine soit en voiture, soit en se traînant avec difficulté » - et le 2 décembre : « Quoique la température se soit un peu radoucie, je viens encore de voir descendre des tranchées une cinquantaine de malheureux sénégalais qui ont les pieds gelés ».

L'expédition des Dardanelles n'a pas réalisé l'ambitieux projet, conçu par nos alliés les Anglais, de prendre Constantinople et de faire la jonction avec les Russes. Mais le corps expéditionnaire n'a pas, durant neuf mois, été rejeté à la mer, malgré les conditions terribles qui étaient les siennes. Il a été progressivement retiré, sur décision politique, à partir de l'automne 1915 à destination des autres fronts, en particulier celui des Balkans où la Bulgarie venait d'attaquer la Serbie alliée.

Les Tirailleurs, et leurs cadres, s'y sont honorés, comme l'a exprimé un lieutenant d'Infanterie coloniale lors d'une conférence en 1935 : « *L'histoire n'a retenu de ces monstrueux combats que l'ordre du jour, et le lecteur ne saura pas qu'une poignée d'hommes, survivants de deux brigades, a combattu debout, en dormant ou presque, qu'elle a pu rester accrochée, à l'extrémité de l'arête argileuse, grâce aux trois artilleurs, servant la dernière pièce, utilisable en débouchant, à zéro, les obus que, depuis le River Clyde* (navire anglais échoué), *leur passait de mains en mains une chaîne de Tirailleurs* » ■

Bibliographie

Voici quelques livres que nous donnons à titre indicatif car nous ne saurions être exhaustifs mais simplement vous donner quelques indications.

Quelques généralités

Collectif, sous la direction du général R. Huré : *L'Armée d'Afrique 1830-1962*, Lavauzelle, Paris 1977.
Collectif, sous la direction du général André Sciard, *Honneur à l'Armée d'Afrique* - Association nationale Souvenir de l'Armée d'Afrique, Paris 2007.
Sous la direction de Jean Tulard, *Le Dictionnaire du Second Empire*, Fayard, Paris 1995.
L'Illustration, histoire d'un siècle, 1846-1944, réédition en seize volumes, préface d'Alain Decaux, présentation et choix d'Eric Baschet avec Claude Ducourtial-Rey et Henri de Turenne. Livre de France, 1984.
Pierre Milza : *Napoléon III* - Librairie Académique Perrin, Paris 2004.

La Crimée

Capitaine de vaisseau Guillemin : La Guerre de Crimée. *Revue historique des Armées n° 4.*

Le Mexique

Georges Delamare : *La Tragédie mexicaine, une faute de Napoléon III*, Thone, Liège 1963.
Jean-François Lecaillon : *Napoléon III et le Mexique, les illusions d'un grand dessein*, L'Harmattan, Paris 1994.
Pierre Montagnon : *Histoire de la Légion Légionnaire d'hier et d'aujourd'hui*, Pygmalion, Paris 1999
Emile Ollivier : *L'expédition du Mexique*, Ed. Nelson 1929, reprise des Ed. Garnier 1915
Christian Schefer : *La grande pensée de Napoléon III, les origines de l'expédition du Mexique 1858-1862*, Rivière, Paris 1939
Revue historique des Armées n° 3
Archives de la Légion, Aubagne.
Archives de Vincennes (CEHD, Centre d'Etudes Historiques de la Défense).
Centre de documentations des Armées, Vincennes.

L'Italie

Raymond Bourgerie : *Magenta et Solférino (1859), Napoléon III et le rêve italien*. Economica, Paris 1993.
La Guerre des Boxers : Economica, 1998.
G. Duquet : *La Guerre d'Italie 1859*, Charpentier, Paris 1882

La Chine

Pearl Buck : *L'Impératrice Tseu Hi*, Livre de Poche
Pierre Loti : *La Troisième jeunesse*

de madame Prune, Pierre Lafitte, Paris 1923
Les 55 jours de Pékin, Calmann-Lévy, Paris 1929
Pierre Loti : *Les derniers jours de Pékin.*
Pierre-Jean Rémy : *Le sac du Palais d'Eté*, Gallimard, 1971.
Marianne Lugnere : *Moi Tseu Hi, Impératrice de Chine*, Casterman, 1990.

Les Dardanelles

Association Nationale pour le Souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient, sous la direction de Madeleine Stocanne, préface de Michèle Alliot-Marie, présentation de Jacques Augarde ; *Dardanelles, Orient, Levant 1915-1921, Ce que les combattants ont écrit*, L'Harmattan, Paris 2005
Jérôme Carcopino : *Souvenirs de la Guerre en Orient 1915-1917*, Hachette, Paris 1970.
Jean Giraudoux : *Adorable Clio*, Grasset, Paris 1939.
Cahier des Dardanelles, Le Bélier, Paris 1969.
Leymonerie : *Journal d'un poilu d'Orient*, Pygmalion, Paris 2000.
Pierre Miquel : *Les Poilus d'Orient*, Hachette, Paris 1998.
J. Vassal : *Dardanelles-Serbie-Salonique, impressions et souvenirs de guerre 1915-1916*, Le Matin, Paris 1916.
F. Charles-Roux : *L'expédition des Dardanelles*, Librairie Armand Colin, Paris 1920.
Robert Vaucher : L'Expédition des Dardanelles. Lettre d'un envoyé spécial à Gallipoli in *L'Illustration* n° 3773, 26 juin 1915.

Timbre à date

Timbre oblitérant losange

Retour triomphal de l'armée à Paris le 15 aout 1859 - Dessin d'Edouard Detaille.

Officier de Zouaves,
dessin de Rollet de l'Isle.

Repères bibliographiques

Jeanine de la Hogue

Honneur à l'Armée d'Afrique,
collection Mémoire de l'Armée d'Afrique, par un collectif d'auteurs sous la direction du général André Sciard, préface du général Dumas, édité par l'Association Nationale Souvenir de l'Armée d'Afrique BP 24 00445 Armées.

Cet ouvrage vient à un moment où le passé de la France et l'armée française en particulier sont l'objet de critiques plus ou moins acerbes. «Pérenniser le passé militaire de la France impose à l'évidence de satisfaire à un double devoir : celui de piété et celui de mémoire». C'est dans ce double but que s'inscrit cet ouvrage important. «L'Armée d'Afrique reste un modèle de creuset humain où fusionnèrent de la manière la plus heureuse les races, les ethnies, les langues et les religions. Quant à son histoire, dont la tragédie nationale de 1962 sera le chant du cygne, elle demeure, malgré sa brièveté (1830-1962) une geste épique et mémorable».

En voici les chapitres : I - Quelle Afrique et quels Africains ? II - Les unités de l'Armée d'Afrique. III - Les grandes heures de l'Armée d'Afrique. Chaque chapitre détaille toutes les facettes et tous les rouages de cette entité, toutes ses actions que l'on connaît trop peu et c'est pourquoi il est bon que de tels ouvrages soient publiés.

Dans la conclusion, les auteurs le disent bien. «Si la mémoire de cette grande épopée peut espérer ne pas sombrer dans l'oubli ni dans l'ingratitude grâce à tous ces écrits, études et témoignages qui lui sont consacrés... il reste à s'acquitter d'un dernier devoir et non des moindres, qui est d'en tirer les leçons... Saurons-nous, à l'exemple de cette légendaire armée et dans les conditions présentes où s'entrechoquent dangereusement les nations, les races et les religions, retenir la leçon et relever ce défi dont dépend pour une large part la paix de notre monde ? Alors survivra pour le bien de tous, l'esprit qui soufflait dans les rangs de notre Armée d'Afrique». C'est pourquoi un ouvrage tel que celui-là nous apparaît indispensable et nous devons en remercier les auteurs en attendant les prochains ouvrages de cette collection.

Maître Sauzède et le bureau du maréchal Clauzel
(Oran 1831-1871) par Geneviève de Ternant. Editions Jacques Gandini.

Dans sa préface, Emile Serna parle de «reconstruction mentale». On pourrait aussi dire «histoire reconstituée», car tout au long de son ouvrage, ce sont des scènes typiques, des éclairages, des couleurs et des sons qui nous sont rendus avec bonheur et talent à travers le récit d'une vie, celle de maître Sauzède, venu en Algérie comme secrétaire du maréchal Clauzel et qui sera notaire et notable d'Oran. Cet homme étonnant a laissé des témoignages, des traces de mémoire inestimables. Arrière arrière grand-oncle de Geneviève de Ternant, il a été le fil conducteur de cet ouvrage «protéiforme» et c'est lui qui a permis un récit historique et loyal d'une époque révolue à l'aide de documents inédits, conservés dans la famille et, par là même, authentiques et

précieux. C'est Emile Serna qui a qualifié cet ouvrage de «protéiforme», de véritable somme?? : histoire de l'Algérie, insérée dans celle du monde, vie quotidienne à base de sacrifices pour la mise en valeur, erreurs commises par l'incompréhension, en partie des dirigeants de Paris, mais aussi découverte d'un pays si vrai, si réel qu'il nous semble y être encore. Et tout cela authentifié, pourrait-on dire, par ces documents familiaux, patrimoine unique. Il nous faut féliciter Geneviève de Ternant de ce travail de mémoire indispensable et si bien réussi.

Mai 1958 du 22 mai au 2 juin,
collection «Au fil des jours» - Mémoire de Notre Temps - 3e tome.
Dans son avertissement, Jean-Pierre Hollender prévient le lecteur que ces albums sont constitués uniquement de reproductions de coupures de presse, de documents et de photos d'époque. Ce 3ème tome, du fait de nouveaux documents, sera en deux volumes, le second couvrira la période allant du 1er juillet, nouveau voyage de De Gaulle en Algérie, au discours de Constantine (début octobre 1958). Ce survol des événements, engendrés par le 13 mai 58, est des plus intéressants et il était très utile de rassembler ces témoignages.

Pieds-Noirs, d'où viens-tu ? Que s'est-il passé ?
par Marc Laronde, Mémoire de notre Temps.
L'auteur n'a jamais accepté la façon avec laquelle on a pu aborder les événements d'Algérie et dont on a minimisé la détresse, le choc moral qu'ont subi tous ceux qui ont dû quitter leur pays. Il illustre son propos de documents très bien choisis.

De Saïgon à Alger (1951-1962)
par Bernard Bachelot. L'Harmattan, 31 euros
En sous-titre, «Désillusion d'un officier, marin et pilote». Dans son prologue, l'auteur prévient : «Cet ouvrage n'est pas un livre d'histoire de plus sur des guerres qui ont fait couler beaucoup d'encre. Il n'est que le récit personnel d'une tranche de ma vie et de celle de mes proches... C'est le témoignage le plus véridique possible d'un vécu». Après un demi-siècle, les opinions de l'auteur sur l'histoire qu'il a connue ont pu varier et c'est tout l'intérêt du livre de nous faire connaître les raisons de ces changements.
De la campagne d'Indochine (1951-1953) à l'indépendance de l'Algérie, Bernard Bachelot se souvient. «Plusieurs décennies après ces événements, je souffre de leur oubli, mais plus encore de leur déformation. La mémoire nationale est frappée d'une amnésie générale».

Dardanelles Orient - Levant 1915-1921.
Ce que les combattants ont écrit. Association Nationale pour le souvenir des Dardanelles et Fronts d'Orient. Préface de Michèle Alliot-Marie, avant-propos de Jacques Augarde. Introduction par Madeleine Stocanne, présidente de l'Association, 24 euros.
Les témoignages de combattants sont très émouvants et parfois, font mal par leur précision et par les détails qu'ils donnent sur les souffrances endurées. Il serait bon que ces livres fussent plus connus et garnissent nos bibliothèques.

Mémoire d'un prof en résistance
par Marie-Claire Micouleau. Sicault. L'Harmattan - 11 euros.
Le sous-titre dit tout sur l'époque : l'après soixante-huit. Quelques titres de chapitres

nous indiquent que l'humour n'est pas absent de ce réquisitoire : Etat des lieux, le parcours du combattant, le pied à l'étrier, les facéties du ministère, échappée belle et où l'auteur se prend pour Don Quichotte ! Mais il ne faudrait pas croire que ce petit ouvrage ne soit qu'un pamphlet ! Il développe, avec beaucoup de sérieux et de compétence, des idées fort judicieuses et qui seraient fort utiles à nos autorités ! «A une époque où les jeunes gens se replient sur leurs blogs et leur culture video, peut-être est-il essentiel plus que jamais de les attirer vers les qualités humaines qui s'expriment au travers d'un patrimoine littéraire». Et dit-elle aussi «Notre culture devrait être accessible à tous, quel que soit le chemin emprunté. Son acquisition passe forcément par le savoir et la rigueur et non par le nivellement par le bas». Notre professeur en résistance termine par une note d'espoir. Son expérience de professeur doublée de celle d'une mère de famille lui permet une réflexion à la fois pleine de bon sens, de réalité et d'intelligence. Formons le vœu que l'Education Nationale fasse son profit de la lecture de cet ouvrage et mette en pratique ces suggestions.

Adieu ma belle médecine, logique d'une métamorphose

par Georges Duboucher. L'Harmattan. Coll. Ethique et pratique médicales, 11 euros.

Dans son introduction, le professeur Duboucher s'interroge : «Pourquoi dire adieu à la médecine puisque, dans le souci contemporain, il n'est question que d'elle ? La contradiction est-elle le fruit amer de la disparition du médecin généraliste ou la métamorphose d'une médecine ancienne et vénérable en une pratique moderne et technicienne ? «Ne pas traiter le malade comme un simple dossier où l'on peut trouver les réponses à des questions par les explorations et autres examens de laboratoire qui auraient tendance à remplacer le discernement, les capacités intuitives du diagnostique, sans doute d'un dialogue qui a tendance à fuir les nouvelles générales. Au hasard de ce petit ouvrage, on peut trouver des sujets de méditation : «Nous sommes ici au seuil de la réflexion sur le sens de la vie et celui de la mort. Tous les cas extrêmes nous y mènent et font comprendre pourquoi la médecine et la philosophie se sont côtoyées depuis des temps les plus lointains... Il faut comprendre qu'elles constituent le double aspect spéculatif et pratique, d'une même démarche de l'homme sur le sens de sa vie et de sa mort». Le mot clé que nous délivre Georges Duboucher est «miséricorde». La Miséricorde, l'écoute, la perception de l'humain dans tout patient, ce sont les aides précieuses des médecins. Et, pour ceux qui ne font point profession de médecine, la lecture de cet ouvrage est un grand bienfait. On en sort réconcilié avec l'humanité et il nous faut remercier Georges Duboucher de cette belle leçon en même temps que de tout ce que nous avons appris sur l'histoire de la médecine.

L'Action sociale de l'armée en faveur des Musulmans de 1830 à 2006

Maurice Faivre, l'Harmattan - 18,50 euros Chez l'auteur, 2, rue Michel-Ange 75016 Paris.

Un livre important qui répond à toutes les erreurs et sottises que l'on peut écrire sur l'armée. Bien entendu, nous en reparlerons plus longuement.

Et aussi : **1962, l'été du malheur**

Jean-Pax, Pygmalion, 19 euros